Niveau(x) d'enseignement: 5 Numéro EDUQ : 8470968
Centre d'intérêt: 240

Dumas, Suzanne.

La drogue banalisée : la consommation de drogues chez les étudiantes et les étudiants québécois : synthèse de recherches / Suzanne Dumas ; [pour le] Ministère de l'éducation, Direction de la recherche. -- [Québec] : La Direction, 1984.
vi, 132 p. : 9 graph. ; 28 cm.

Résumé au début du v. Code: 288-1734. Notes bibliogr. à la fin des chap.

ISBN 2-550-07701-6

Descripteur(s): *Toxicomanie *Drogue *Alcoolisme *Attitude de l'étudiant *Caractéristiques de l'étudiant *Milieu culturel *Milieu familial *Secondaire (Niveau) *Collégial (Niveau)

Identificateur(s) de nom: *Unesco

Identificateur(s) de sujet: *Contre-culture

Le document présente, dans un premier temps, quelques réflexions sur le phénomène de la consommation de drogues par les jeunes et les travaux de l'UNESCO sur le sujet. Il analyse ensuite les résultats de sept recherches sur le sujet, menées au Québec entre 1968 et 1981 dans le milieu étudiant. Les données de ces enquêtes sont regroupées sous deux titres: les habitudes de consommation et les variables contextuelles de cette consommation.

L'analyse permet de constater que le nombre de consommateurs et la fréquence de la consommation ont généralement subi une forte augmentation de 1968 à 1981. Le recours aux drogues s'est rapidement implanté comme habitude chez les jeunes de certaines écoles secondaires du Québec de 1968 à 1975; en 1980, l'usage de drogues demeure une pratique régulière pour une minorité importante de jeunes dans certains milieux alors qu'ailleurs le phénomène reste très marginal. Chez les cégépiens, l'usage de drogues autres que l'alcool est à la baisse au profit d'une augmentation de l'usage régulier de l'alcool. Les produits les plus recherchés sont l'alcool et les dérivés du cannabis. Les usagers se retrouvent entre amis dans les lieux publics ou dans des maisons privées; la consommation à l'école est partout très marginale.

Type de document: r

EDUQ 8470968

La drogue banalisée

La consommation de drogues chez les étudiantes et les étudiants québécois

Suzanne Dumas

Synthèse de recherches

Québec

EDUQ 8470968

Gouvernement du Québec
Ministère de l'Éducation
Direction de la recherche

La drogue banalisée

La consommation de drogues chez les étudiantes et les étudiants québécois

Suzanne Dumas

Synthèse de recherches

Dépôt légal: quatrième trimestre 1984
Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-550-07701-6

© Gouvernement du Québec
Ministère de l'Education

TABLE DES MATIERES

	Page
Liste des figures	iv
Liste des tableaux	v
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I: Quelques réflexions sur le phénomène de la consommation de drogues	5
1. La consommation de drogues et la contre-culture	5
1.1 Les enfants-fleurs de l'abondance	6
1.2 La drogue, un «explosif psychique»?	10
1.3 Qu'est devenue la contre-culture?	12
2. L'approche de l'UNESCO sur l'utilisation des drogues	16
2.1 Quelques précisions	17
2.2 Que recherchent les usagers de drogues?	20
2.3 Le modèle psycho-social et les stratégies d'intervention auprès des jeunes	22
CHAPITRE II: Les habitudes de consommation: analyse de résultats d'enquêtes	27
Introduction	27
1. La fin des années 60	29
1.1 La consommation de drogues	29
1.1.1 La consommation de drogues est-elle à la hausse de 1968 à 1971?	30
1.1.2 La fréquence de la consommation de drogues	33
1.1.3 Les produits utilisés	35
1.1.4 Les circonstances et les motifs d'utilisation	36
1.1.5 L'approvisionnement	39
1.2 Les coordonnées socio-démographiques des utilisateurs de drogues	39
1.2.1 L'âge	40
1.2.2 Le sexe	40
1.2.3 Le statut socio-économique des parents	43

Page

1.3 Un bilan provisoire 44

2. Le milieu de la décennie 1970 45

2.1 La consommation de drogues 45

2.1.1 La consommation a-t-elle augmenté depuis 1970? 46
2.1.2 La fréquence de consommation 47
2.1.3 Les produits utilisés 49
2.1.4 Les circonstances et les motifs d'utilisation 50
2.1.5 L'approvisionnement 52

2.2 Les coordonnées socio-démographiques des usagers . . 52

2.2.1 L'âge 53
2.2.2 Le sexe 54
2.2.3 Le statut socio-économique des parents 54

2.3 Un sondage dans un cégep de l'est de Montréal . . . 55

2.4 Un bilan provisoire 58

3. Les années 80 59

3.1 La consommation de drogues au secondaire 61

3.1.1 La fréquence de la consommation 61
3.1.2 Les produits utilisés 67
3.1.3 Les circonstances de la consommation 68
3.1.4 Les motifs de la consommation 70
3.1.5 L'approvisionnement 71

3.2 Les coordonnées socio-démographiques des usagers . . 71

3.2.1 L'âge 72
3.2.2 Le sexe 73
3.2.3 Le statut socio-économique des parents 75
3.2.4 Le secteur d'enseignement 75

3.3 Un sondage dans un cégep de l'est de Montréal . . . 77

3.4 Un bilan provisoire 79

Page

CHAPITRE III: Les variables contextuelles de la consommation de drogues: analyse de résultats d'enquêtes . . 87

Introduction 87

1. Le milieu familial 87

1.1 La cohabitation des parents 88
1.2 Les modalités de résidence des jeunes 88
1.3 La consommation de drogues par les frères et les soeurs 89
1.4 La consommation de drogues par les parents 89
1.5 La tolérance des parents 91
1.6 Les relations des jeunes avec leurs parents 92

2. Le milieu scolaire 95

2.1 La consommation de drogues et le rendement scolaire 95
2.2 Les raisons qui incitent les jeunes à fréquenter l'école 97
2.3 La «cote d'amour» des jeunes pour l'école 98
2.4 Les aspirations éducationnelles des jeunes 99
2.5 La participation des jeunes aux activités parascolaires et aux groupes organisés à l'école . . 102

3. Les loisirs des jeunes 103

4. Les jeunes et l'information sur les drogues 104

4.1 Les sources d'information 104
4.2 L'évaluation de cette information 105
4.3 L'information désirée 106
4.4 Les personnes ressources privilégiées 108

Conclusion de l'analyse des résultats d'enquêtes 110

CONCLUSION 121

Annexe: Le trafic des drogues 125

LISTE DES FIGURES

FIGURE 1 : Les pourcentages de consommateurs de drogues ayant consommé au moins une fois au cours des six derniers mois (1969, 1971).

FIGURE 2 : Les pourcentages de consommateurs par groupes d'âge; drogues autres que le tabac et l'alcool, 1969.

FIGURE 3 : Les pourcentages de consommateurs par groupes d'âge; drogues autres que le tabac et l'alcool, 1971.

FIGURE 4 : La fréquence de consommation en 1975: les consommateurs réguliers.

FIGURE 5 : Les pourcentages d'usagers occasionnels et réguliers en 1975.

FIGURE 6 : Les pourcentages de consommateurs selon l'âge.

FIGURE 7 : Les pourcentages de consommateurs à chaque niveau de scolarité des parents.

FIGURE 8 : Les nombres et les pourcentages d'élèves utilisant occasionnellement ou régulièrement ou très souvent chaque type de drogue, 1981.

FIGURE 9 : Les nombres et les pourcentages de consommateurs réguliers (une consommation tous les jours ou presque toutes les semaines) pour chaque type de drogue, 1981.

LISTE DES TABLEAUX

TABLEAU 1 : Les pourcentages des usagers et des non-usagers de drogues en 1968.

TABLEAU 2 : Les pourcentages de jeunes ayant eu 7 expériences et plus avec les drogues (1969, 1971).

TABLEAU 3 : Le type de drogues consommées selon les ordres d'études, en 1968.

TABLEAU 4 : Les pourcentages des jeunes du secondaire et du collégial ayant fait usage de drogues au moins une fois au cours des six mois précédant l'enquête, 1969 et 1971.

TABLEAU 5 : Le contexte de consommation des usagers de drogues, 1971.

TABLEAU 6 : Les pourcentages d'usagers de drogues en 1971 et en 1975.

TABLEAU 7 : Les pourcentages des usagers réguliers et occasionnels en 1975.

TABLEAU 8 : Les partenaires de consommation de drogues en 1975.

TABLEAU 9 : Les lieux de consommation de drogues en 1975.

TBLEAU 10 : Les motifs de consommation des cégépiens, 1975.

TABLEAU 11 : La fréquence de la consommation de drogues en 1980.

TABLEAU 12 : Les pourcentages des usagers réguliers en 1976, 1981.

TABLEAU 13 : Les pourcentages d'étudiants utilisant occasionnellement ou régulièrement ou très souvent chaque type de drogue, 1976, 1981.

TABLEAU 14 : Le partenaire habituel des consommateurs d'alcool, de marijuana et de haschisch. 1981.

TABLEAU 15 : L'endroit habituel de consommation d'alcool, de marijuana et de haschisch, 1981.

TABLEAU 16 : Les raisons invoquées pour consommer des drogues, 1981.

TABLEAU 17 : La consommation selon l'âge, 1981.

TABLEAU 18 : La consommation des diverses drogues en fonction de l'âge, 1980.

TABLEAU 19 : La consommation selon l'âge et le sexe, 1981.

TABLEAU 20 : La consommation de drogues selon le secteur d'enseignement, 1981.

TABLEAU 21 : La consommation d'alcool et de drogues selon les secteurs d'études, 1978.

TABLEAU 22 : La relation entre la consommation du jeune et la consommation de ses parents, 1981.

TABLEAU 23 : La tolérance des parents vis-à-vis de la consommation occasionnelle ou régulière d'alcool, de marijuana, de haschisch, 1976 et 1981.

TABLEAU 24 : La distribution des notes scolaires en français et en mathématiques selon la consommation, 1976 et 1981.

TABLEAU 25 : Les raisons pour lesquelles l'étudiant fréquente l'école selon la consommation, 1976 et 1981.

TABLEAU 26 : La "cote d'amour" des étudiants pour l'école selon la consommation, 1976 et 1981.

TABLEAU 27 : La distribution des aspirations éducationnelles selon la consommation, 1976 et 1981.

TABLEAU 28 : Les sources d'information mises à la disposition des étudiants par l'école, 1976 et 1981.

TABLEAU 29 : L'évaluation de l'information reçue à l'école, 1976 et 1981.

TABLEAU 30 : Le type d'information désirée selon la consommation, 1976 et 1981.

TABLEAU 31 : Les choix de la forme de sessions d'information selon la consommation, 1976 et 1981.

TABLEAU 32 : Les choix de la personne-ressource pour donner l'information selon la consommation, 1976 et 1981.

SOMMAIRE

Après avoir évoqué le contexte d'émergence du phénomène de la consommation de drogues par les jeunes et les travaux de l'UNESCO sur le sujet, nous procédons à l'analyse des résultats de 7 recherches menées au Québec entre 1968 et 1981[1] auprès des étudiants et des étudiantes. Ces enquêtes n'ont pas la même envergure et ne visent pas les mêmes populations mais nous croyons qu'il est possible d'en tirer des indications importantes. Nous avons regroupé les données sous 2 titres: les habitudes de consommation et les variables contextuelles de cette consommation.

Les habitudes de consommation

Le nombre de consommateurs et la fréquence de la consommation ont généralement subi une forte augmentation de 1968 à 1981. Le recours aux drogues s'est rapidement implanté comme habitude chez les jeunes de certaines écoles secondaires du Québec de 1968 à 1975; et en 1980, l'usage de drogues demeure une pratique régulière pour une minorité importante de jeunes dans certains milieux alors qu'ailleurs le phénomène reste très marginal. Quant aux cégépiens, les travaux d'Yves Lamontagne (1975 et 1978) nous révèlent que l'usage de drogues autres que l'alcool est à la baisse au profit d'une augmentation de l'usage régulier d'alcool.

---

1. Deux de ces recherches ont été reproduites en 1984 auprès des mêmes populations: celle d'Irène Poissant à la CECM et celle d'Yves Lamontagne dans un cégep de Montréal. Les résultats devraient être disponibles à la fin de cette année.

Sur toute la période, les produits les plus recherchés demeurent les mêmes: l'alcool et les dérivés du cannabis. Les usagers se retrouvent entre amis dans des lieux publics ou dans des maisons privées pour s'adonner à leur loisir et la consommation à l'école est partout très marginale. Enfin, l'approvisionnement se fait aisément auprès de «pushers» ou d'amis.

Les variables socio-démographiques de l'âge, du sexe et du statut socio-économique des parents interviennent-elles sur les comportements de consommation des jeunes? L'âge est nettement déterminant au secondaire: l'usage de drogues augmente à mesure que les jeunes vieillissent. Le facteur du sexe, pour sa part, joue de façon moins constante; très important à la fin des années 60, il perd peu à peu de son poids: les filles du secondaire consomment autant que leurs camarades masculins en 1975 (CECM). En 1981, une recherche menée à Québec confirme cette situation, alors qu'une autre effectuée dans la région du Saguenay-Lac-St-Jean l'infirme. Au collégial, autant en 1975 qu'en 1979, les garçons font davantage usage de drogues que les filles. Le statut socio-économique des parents a, de tout temps, eu peu d'incidence sur les comportements de consommation des jeunes.

Les variables contextuelles de la consommation

On retrouve dans la plupart des sondages des questions qui portent sur le milieu familial et le milieu scolaire des étudiants et des étudiantes.

Certaines caractéristiques du milieu familial semblent encourager les jeunes à avoir recours aux drogues. Ainsi, le fait que les parents ne vivent pas ensemble a été retenu par l'enquête de 1971 et les enquêtes d'Yves Lamontagne (1975, 1979); l'utilisation de drogues par les frères, soeurs ou les parents constitue, aussi, une incitation à en consommer (1971, 1981); enfin, les usagers de drogues vivent dans un plus grand isolement que leurs camarades non-usagers (1968, 1971, 1975, Lamontagne 1978, 1981). Par ailleurs, on a voulu évaluer l'impact du recours aux drogues sur la vie scolaire des jeunes. Il en ressort que les usagers ont un rendement scolaire plus faible que leurs camarades non-usagers (1971, 1975, 1981), qu'ils sont moins motivés à fréquenter l'école, qu'ils attribuent à l'école une «cote d'amour» moins élevée que les non-consommateurs et que leurs aspirations éducationnelles sont plus restreintes. Soulignons, enfin, que les jeunes du secondaire sont toujours friands d'information sur les drogues et que cette information devrait être donnée à l'école, d'abord par des consommateurs ou d'ex-consommateurs.

INTRODUCTION

Il y a un peu plus d'un an, nous soumettions au public un essai qui se voulait l'amorce d'un profil socio-culturel des jeunes de 15 à 20 ans.[1] Bien qu'incomplet, ce document décrivait à larges traits la situation des jeunes face au travail, face à la politique et face au loisir. Si ce tour d'horizon a permis de poser quelques balises pour guider notre perception, plusieurs interrogations demeuraient sans réponse. C'est dans l'intention de combler partiellement ces lacunes que nous présentons aujourd'hui ces réflexions et cette analyse de résultats d'enquêtes qui portent sur les jeunes et la consommation des drogues.

Avant d'aborder le volet de l'analyse des données de recherches, nous avons cru utile de proposer au lecteur quelques indications sur l'origine et le sens de ce phénomène récent qui soulève encore parfois les passions les plus exacerbées. Nous remonterons ainsi jusqu'au temps de la contre-culture qui a balayé l'Occident durant les années 60; ce retour en arrière n'est pas le fruit d'une quelconque nostalgie ou d'une mythification de cette période mais bien plutôt la jauge qui nous aidera à mieux comprendre le sens de ce comportement replacé dans son contexte d'émergence. L'importance de la consommation de drogues ne semble pas avoir diminué; au contraire, le phénomène semble avoir pris de l'ampleur

comme l'indiquent les données récentes sur le trafic et les saisies de drogues illégales[2]. Suivra une description de l'approche de l'UNESCO concernant l'utilisation de drogues par les jeunes; ces travaux, effectués par des groupes d'experts, nous convient à adopter une perspective généreuse et globale dans l'analyse de cette réalité trop souvent abordée par le biais des préjugés les plus grossiers.

Nous procéderons, ensuite, au dépouillement et au regroupement des informations contenues dans sept recherches empiriques menées au Québec, de 1968 à 1981, auprès des étudiantes et des étudiants. Il ne s'agit pas d'un recensement des études sur le sujet; pour bien des raisons, certains documents souffrent d'une diffusion inadéquate et nous ne prenons connaissance de leur existence qu'au hasard d'entrefilets dans les journaux; d'autre part, plusieurs enquêtes maison n'ont pas pu être utilisées à cause de leurs faiblesses méthodologiques. Nous n'avons donc retenu que celles qui présentaient les qualités d'une démarche susceptible de nous donner des résultats fiables. Ces résultats ne sont pas généralisables aux jeunes du Québec puisque les protocoles de recherche varient d'un auteur à l'autre; nous pensons, cependant, qu'ils peuvent nous fournir des indications fortes sur ce qui se passe au niveau de la consommation de drogues chez les étudiantes et les étudiants québécois depuis 1968. Nous ne parlons que des étudiantes et des étudiants parce qu'une fois encore nous ne possédons pas de données sur les jeunes travailleurs, les jeunes chômeurs ou les jeunes assistés sociaux; et pourtant, ces derniers représentent près de la moitié des jeunes de 15 à 20 ans.

Pour incomplète que soit cette incursion dans l'univers des jeunes, nous espérons qu'elle puisse contribuer à améliorer le diagnostic de leur situation qui est dramatique à plusieurs égards comme en témoignent les données les plus récentes sur les taux de suicide[3], les taux de chômage et le nombre de jeunes qui doivent avoir recours à l'aide sociale pour survivre. D'ailleurs, ces comportements de fuite (drogues, suicide) ou de mise en marge (chômage, assistance sociale) semblent n'être que les indices les plus évidents de l'exclusion plus ou moins consciente dont les jeunes sont l'objet de la part des plus âgés.

NOTES

1. Suzanne Dumas, Gérard Rochais, Henri Tremblay, Une génération silencieusement lucide, Service de la recherche, ministère de l'Education, 1982.
2. Nous renvoyons le lecteur à l'annexe 1 qui traite du trafic des drogues.
3. Nathalie Pétrowski, "Mourir à vingt ans", Le Devoir, 26 novembre 1983.

Chapitre I

QUELQUES REFLEXIONS SUR LE PHENOMENE DE LA CONSOMMATION DE DROGUES

1. LA CONSOMMATION DE DROGUES ET LA CONTRE-CULTURE

> Au Moyen-Age, il y avait la lèpre, dans les temps modernes, la folie, demain, la toxicomanie. Claude Olievenstein

Les êtres humains ont toujours cherché à contrôler la douleur et à vivre le plaisir; différents rituels, différentes techniques corporelles mais aussi le recours aux différentes drogues leur assuraient un bien-être qui n'allait pas toujours de soi; l'utilisation de ces substances, dans plusieurs cultures traditionnelles, marquait également la rupture d'avec la quotidienneté et instaurait un temps de fête. Ces populations consommaient des produits locaux: des préparations à base de cannabis en Inde, au Pakistan, en Afrique du Nord, des feuilles de coca dans les régions des Andes, de l'opium dans les pays du Moyen-Orient et d'Asie du Sud-Est[1]. Les habitants blancs d'Europe et d'Amérique du Nord avaient, eux, surtout recours à l'alcool. La consommation de drogues était d'ailleurs intégrée à la vie sociale et réservée aux seuls individus adultes ou en voie de le devenir, car il s'agissait souvent d'une pratique initiatique; ainsi, dans les régions des Andes, lorsqu'un jeune passe de l'enfance à l'âge adulte par le travail, il a droit à ses premières feuilles de coca.

Ce n'est qu'au milieu du vingtième siècle et surtout depuis vingt ans qu'on voit se répandre en quantité importante des drogues jusque-là utilisées dans les seuls pays producteurs; les dérivés du cannabis envahissent tant l'Europe que l'Amérique du Nord. Et, phénomène nouveau, la clientèle se recrute surtout chez les jeunes, dans les collèges et les universités.

1.1 Les enfants-fleurs de l'abondance

Nés dans le contexte de prospérité d'après guerre et nourris aux seins d'une abondance qui semblait ne jamais devoir se tarir, les adolescents et les jeunes adultes du milieu des années soixante rêvent d'un monde à refaire, à créer sur des bases autres que celles qu'avaient édifiées leurs parents. Les valeurs les plus sûres de leurs aînés sont radicalement remises en question: le travail, la famille, la raison, la science et la technologie.

A l'éthique protestante qui avait jusque-là inspiré les comportements productivistes des plus âgés, différant le temps du plaisir, ils opposent le ludique, la musique, les marches pacifistes ou encore d'humbles travaux manuels tels la fabrication de petits objets colorés, "psychédéliques", souvent "peu utiles", qu'ils vendent pour assurer la satisfaction de leurs besoins élémentaires; d'ailleurs, ils se contentent de peu: de vêtements trouvés ici et là, d'une nourriture simple et naturelle, d'un toit, la plupart du temps partagé par des dizaines d'autres jeunes, "car ces produits de la classe moyenne sont persuadés qu'il n'est plus nécessaire de se tuer au travail, de se sacrifier et de se priver ainsi de tous les plaisirs. Ils vivent dans une société d'abondance, avec l'assurance de survivre. Ils voient partout une super-capacité"[2].

La famille traditionnelle subit elle aussi le feu de la contestation des jeunes; fondée sur le mariage, sur le couple et les enfants, elle ne correspond plus à leur désir de vivre de façon plus communautaire, avec leurs pairs. De plus, la famille telle qu'elle a été conçue renvoie à la notion de "propriété privée" de l'autre, à la notion d'exclusivité des rapports affectifs et sexuels, alors qu'ils veulent vivre l'amour libéré et sans contrainte. Cette attitude donnera naissance à plusieurs communes plus ou moins organisées, plus ou moins durables, tant urbaines que rurales, où se côtoient garçons, filles et enfants et où les thèmes du partage et de la spontanéité guident toutes les relations humaines. Ainsi croyaient-ils pouvoir abolir ce qu'ils considéraient comme l'un des rouages essentiels de la reproduction des modèles sociaux et, par là, éviter cette monotone fabrication d'individus "normaux" et "aliénés". Les jeunes ne sont d'ailleurs pas les seuls à revendiquer la mort de la famille; le mouvement de l'anti-psychiatrie en fait aussi un élément important de la libération de l'être humain[3].

Raison, science et technique, ces trois credos entonnés par plusieurs générations d'élites depuis le Siècle des lumières, et jusqu'alors peu contestés, deviennent aussi des cibles privilégiées pour les jeunes. Les multiples découvertes techniques et scientifiques ont donné lieu à une intervention de l'homme sur la nature qui n'a pas de précédent dans l'histoire; et ces interventions n'ont pas toujours eu d'heureux résultats comme le souligne un leader néo-gauchiste de l'époque: "Vous voulez savoir pourquoi les hippies existent? Voici une société qui dépense plus de 1 million de dollars

pour tuer un Vietcong. Une société qui empoisonne l'air qu'elle respire et l'eau qu'elle boit, qui produit à la pelle des biens de consommation dont tout le monde sait qu'ils sont nocifs"[4]. La rationalité occidentale ne semblait donc pas avoir apporté un monde meilleur. Les contestataires croyaient plutôt vivre le Meilleur des mondes d'Aldous Huxley: un monde robotisé, aseptisé, où les personnes et leurs expériences individuelles ne comptent pour rien, où les collectivités sont sous le joug d'une technocratie tentaculaire qui gère tous les aspects de leurs vies, même les plus privés; une société où il n'est pas nécessaire de se demander ce que l'on ressent, ce que l'on désire, puisque tout est déjà prévu par les experts; d'ailleurs, le temps n'est plus au désir mais bien au rôle que chacun doit jouer pour maintenir ensemble le puzzle productiviste.

Devant cette rigidité linéaire conçue par d'autres, les jeunes chantent le désir, le jeu, le corps, les relations interpersonnelles, la spiritualité et la drogue qui accroît les pouvoirs sensoriels et psychiques. A cette gestion fonctionnelle de tous les grands appareils politiques, des appareils de production, des appareils éducatifs, ils opposent la créativité, l'intuition, l'approche globalisante de l'homme, l'intégration de plusieurs domaines de connaissance. Ainsi pouvait-on trouver, en 1968, à l'Anti-Université de Londres, des programmes ayant trait aux "anti-cultures", aux "anti-familles", aux "contre-institutions". Pour exemple, l'un des cours offerts s'intitulait: "Des bandes dessinées à la danse de Shiva, Amnésie spirituelle et physiologie de l'auto-aliénation" et on y proposait les thèmes suivants:

"Libre succession de situations spontanées. Exploration de l'Espace Intérieur, déconditionnement du robot humain, importance des drogues chimiothérapeutiques dans la transformation de l'Européen occidental. Sources: Artaud, Zimmer, Gurdieff, W. Reich, K. Marx, textes gnostiques, soufistes et tantriques, témoignages autobiographiques sur la folie et les états de conscience extatiques. Le pop'art et la prose du XX[e] siècle"[5].

On ne trouve rien dans cette description de contenu de cours qui puisse rassurer un administrateur de maison d'enseignement traditionnelle. Les auteurs et les courants de pensée auxquels on se réfère ici ont eu peu l'occasion de se côtoyer; l'on vise, de façon assez évidente, l'éclatement des cadres habituels de la connaissance. L'usage des drogues était associé à un processus de libération de l'esprit et du corps et permettait un apprentissage véritablement contre-culturel: "l'usage du cannabis a favorisé un processus de déconditionnement par rapport à la mentalité "aliénée" qui prétendait inculquer l'éducation conçue par les générations antérieures, une mentalité peu propice au bonheur et génératrice de névroses et d'anxiétés"[6]. Donc, soigner un malaise de civilisation par des "drogues chimiothérapeuthiques" et parvenir, par de nouvelles pratiques, à une nouvelle vision de la réalité. Sans être le seul relais pour opérer ce changement radical, la drogue et surtout certaines drogues, le cannabis et le LSD, occupaient une place privilégiée.

1.2 La drogue, un "explosif psychique"?

Les expériences des drogues faites par les artistes et les poètes sont bien connues; on peut encore entendre Charles Baudelaire et Théophile Gauthier chanter les sensations que procurent le haschisch et l'opium. Mais d'autres auteurs, plus proches des sciences humaines, ont aussi fait incursion dans ce monde d'impressions et de sensations peu connu des occidentaux. William James, l'un des fondateurs de la psychologie du comportement, a utilisé diverses drogues pour explorer les avenues de l'expérience religieuse et des pouvoirs non intellectuels de l'esprit. Plus près de nous, Aldous Huxley et Alan Watts, ces occidentaux, vulgarisateurs des courants religieux orientaux, ont tous deux, par le moyen des drogues, tenté "d'acquérir une vue nouvelle et intérieure sur des modes de conscience et des traditions religieuses que la science étroitement positive du moment avait reléguées dans un placard étiqueté "mysticisme"... en provoquant systématiquement des états de conscience "anormaux" permettant d'aborder ces traditions autrement que par l'intelligence discursive et logicienne... Si la fonction de la science est d'étudier l'expérience humaine, les états anormaux (ou paranormaux) de conscience doivent faire partie de cette étude"[7].

Encore plus près de nous, des psychologues et des psychiatres américains se sont préoccupés, eux aussi, d'un champ de l'expérience humaine autrefois laissé aux philosophes spiritualistes et aux mystiques. Ken Wilber et Stanislav Grof ont tous deux contribué, de façon différente, à inscrire

dans le réseau des phénomènes psychologiques les aspects spirituels et transcendentaux des individus. Gorf a mené, pendant plusieurs années de clinique, des séances psychothérapeutiques (plus de trois mille) en utilisant le LSD et il est convaincu que cette drogue "est un catalyseur - ou amplificateur (...) qui amène à la surface divers éléments des profondeurs de l'inconscient (...) la recherche psychédélique n'est pas l'étude des effets particuliers induits par des substances psychotiques, mais celle de l'esprit humain à l'aide de puissants agents libérateurs d'origine chimique"[8]. Il va même jusqu'à comparer l'utilisation des psychotropes en psychologie à ce qu'a été la découverte du microscope pour la médecine ou du télescope pour l'astronomie[9]. On est loin, ici, de la tradition behavioriste des années trente et quarante toute occupée à disséquer les comportements mécaniques de l'être humain stimulé essentiellement par son environnement étroit. Et de conclure Fritjof Capra:

> "En s'aventurant loin dans les domaines existentiels et transpersonnels de la conscience humaine, les psychothérapeutes devront être prêts à faire face à des expériences si inhabituelles qu'elles défient toute tentative d'explication rationnelle. Des expériences d'une nature aussi extraordinaire sont relativement rares, mais des formes moindres d'expérience existentielle et transpersonnelle constitueront un sérieux défi aux cadres conceptuels conventionnels des psychothérapeutes et de leurs clients (...) l'attachement à une conception mécaniste de la réalité, à une notion linéaire du temps ou à un concept étroit de cause et d'effet, peut se transformer en un mécanisme puissant de défense contre l'expression d'expériences transpersonnelles"[10].

1.3 Qu'est devenue la contre-culture?

Les thèmes mis de l'avant par les jeunes d'il y a quinze ou vingt ans ont-ils sombré dans l'oubli? La consommation de drogues demeure-t-elle le symbole d'une volonté de rupture radicale? La signification du recours aux drogues semble s'être déplacée au cours des dix dernières années: "La drogue aurait eu des allures de fête dans le sillage de 1968, elle serait triste avec l'incertitude qui définit la société d'aujourd'hui. Appréhendée d'abord sous le mode de la marginalité noble - elle est devenue, au fur et à mesure qu'elle se répandait, une des formes de la banalisation"[11]. Cette banalisation, cette "démocratisation" du phénomène entraîne l'émergence d'un nouveau profil de l'usager de drogues comme, d'ailleurs, nous le verrons plus loin à travers les enquêtes menées auprès des jeunes, de 1968 à 1981;

> "Vers les années 70, la prise de drogue révélait une mise en question, voire un rejet de la société. Il y avait même parfois une recherche quasi mystique à travers la drogue, une aspiration vers autre chose, une sorte "d'au-delà". Elle apparaissait aussi comme un stimulant des facultés intellectuelles et la possibilité d'une meilleure communication. On retrouvait également un besoin de partage et de vie communautaire. Aujourd'hui, il semble que le toxicomane recherche avant tout un plaisir violent qui va jusqu'à l'autodestruction. La polytoxicomanie se développe, les produits les plus hétéroclites font office de drogue. C'est une volonté de se "défoncer" à tout prix"12.

Ce n'est plus la fête; ce ne sont plus ces jeunes utopistes qui voulaient changer le monde, changer la vie, qui ont recours aux drogues main-

tenant. Il y a seulement quelques années, on aurait eu peine à croire que des jeunes intégrés dans des cadres aussi rigides que l'armée ou les groupes sportifs puissent consommer des drogues; et c'est pourtant le cas maintenant; après une enquête menée auprès d'entraîneurs du hockey mineur, le journaliste Claude Lussier affirme que 30% de ces jeunes consomment de la drogue[13]. Ainsi, l'usage des drogues s'inscrirait de moins en moins dans une recherche d'élargissement de la conscience et servirait plutôt à rassurer, à mettre "la conscience en sommeil, face à une inquiétude diffuse qui peut graviter autour du chômage ou de l'éventualité d'une catastrophe nucléaire"[14]. D'ailleurs, dès les années 1973-1975, les jeunes de la contre-culture étaient ambivalents face à l'utilisation des drogues: "instrument de libération aussi bien que d'abrutissement, le cannabis est une "auberge espagnole": chacun en retire ce qu'il a préalablement apporté"[15]. Et citant le journal contre-culturel italien RE NUDO: "L'herbe peut être une poussée pour ouvrir la conscience mais aussi le coup de grâce dans le refus de la vie. Elle peut stimuler la lutte pour la liberté mais aussi pousser à l'individualisme le plus indolent"[16].

Ces deux voies, l'une allant dans le sens de la libération de la conscience et l'autre aboutissant à un constat d'impuissance, ont été empruntées successivement au cours des dernières décennies par des jeunes de générations différentes. Ce mouvement ambivalent nous mène-t-il à l'impasse ou n'est-il que l'effet d'une étroitesse de perspective? Il est vrai que nous n'assistons plus au déploiement grandiose de l'espoir

de changement des jeunes; ils se sont repliés aux portes de la Cité, dans l'attente de pouvoir participer à ces sociétés qui ne leur font plus de place comme en témoignent le grand nombre d'entre eux qui sont chômeurs ou assistés sociaux. Ils ne sont plus les porte-flambeaux de l'avenir mais sont pourtant ceux qui auront à vivre dans ces sociétés pour le moment inaccessibles. Ces contradictions ne viennent pas d'eux mais d'un ressort historique plus large qui s'est soudainement rompu au cours des années soixante-dix; on voyait déjà poindre, au milieu de cette décennie, des signes d'essoufflement: les ressources énergétiques n'étaient pas illimitées, l'intervention de l'homme nous laissait une planète polluée, les richesses, malgré l'abondance, étaient toujours aussi mal réparties, la rationalité sur laquelle on avait tant misé résolvait mal les problèmes. Les jeunes de maintenant ont été les enfants de l'abondance et sont les jeunes adultes de la crise.

Pourtant, au cours des dix dernières années, nombre d'acquis se sont accumulés autour des thèmes qui étaient chers aux jeunes des années 60. La recherche d'une nouvelle façon de vivre s'est spécialisée, supportée par plusieurs mouvements sociaux; le mouvement féministe, le mouvement écologique, les sectes religieuses et les gnoses qui ont tant de faveur à l'heure actuelle, la diversification des approches psychothérapeutiques et des techniques psycho-corporelles (yoga, méditation transcendentale, etc.), l'intérêt manifeste et répandu pour les phénomènes paranormaux, la prolifération des familles monoparentales, tout ceci nous donne à penser que la fin de ce siècle ne ressemblera en rien à son début. Même s'il est facile de se

laisser égarer par la profusion des tendances et la multiplicité des groupements qui les supportent, certaines autres indications annoncent le jaillissement d'une synthèse qui tiendra compte de tous ces éléments. Marilyn Ferguson dans son livre Les enfants du Verseau[17] et Fritjof Capra dans Le temps du changement[18] parlent bien de cette orientation totalisante qui se fait jour tant dans des domaines d'expérimentation du quotidien que dans les recherches fondamentales en science. Nous assistons donc à un important changement de perspective sinon à la naissance d'un nouveau paradigme, d'une nouvelle façon d'interroger l'univers et d'y habiter.

L'historien britannique Arnold Toynbee, observant avec sympathie les mouvements sociaux créés par les jeunes de la fin des années soixante, se demandait s'il n'allait pas être le témoin d'une profonde rupture historique; il prenait alors le parti d'attendre et de voir s'il ne s'agissait pas plutôt d'un simple "incident historique". Vu de maintenant, le vibrant réquisitoire des jeunes d'alors a porté ses fruits, mais les jeunes n'en sont plus les principaux acteurs. L'histoire a ses ruses et prend le temps qu'il lui faut.

2. L'APPROCHE DE L'UNESCO SUR L'UTILISATION DES DROGUES

Après avoir jeté un coup d'oeil sur l'origine et le sens de l'utilisation des drogues par les jeunes, phénomène qui ne date que de vingt ans, nous allons maintenant interroger des experts réunis sous l'égide de l'UNESCO. Il s'agit, à notre avis, de la position la plus complète et la plus exempte de jugement de valeurs. Et, autre avantage, ces documents nous prépareront à la lecture des résultats des enquêtes québécoises que nous analyserons plus loin.

L'Organisation des Nations unies pour l'éducation, la science et la culture (L'UNESCO) a réuni depuis une douzaine d'années plusieurs groupes d'experts sur la question des drogues; le Canada a d'ailleurs participé à quelques-unes de ces rencontres. Leur position, complexe et nuancée, a peu varié sur toute cette période tant du point de vue du modèle d'analyse à utiliser pour rendre compte du phénomène de la consommation de drogues que du point de vue des stratégies de prévention à retenir auprès des jeunes. Dans un texte court mais complet, Helen Nowlis, à plusieurs reprises consultante auprès des groupes de travail de l'UNESCO et mondialement reconnue comme une spécialiste de la question, présentait, en 1975, une synthèse de ce qui semblait acquis sur le sujet des drogues[19]. Cette petite brochure s'adressait aux parents et aux éducateurs intéressés par le phénomène. Ce

texte n'a pas vieilli et parvient vraiment à démythifier et à dédramatiser la consommation de drogues et tout ce qui l'entoure; c'est pourquoi il nous paraît utile ici d'en dégager les grandes lignes.

2.1 Quelques précisions

Dans bon nombre de recherches, il y a confusion au point de départ; on ne sait pas exactement de quoi on parle: la drogue: quelle drogue? de qui l'on parle: de l'expérimentateur, de l'usager régulier? Et s'ensuit un foisonnement de jugements de valeurs grossiers, de généralisations outrées et de conclusions hâtives.

Helen Nowlis définit la drogue ainsi: "une substance qui, par sa nature chimique, agit sur la structure ou le fonctionnement de l'organisme vivant"[20]. Si cette définition semble large, elle a au moins l'avantage de briser la courte vue qui nous fait penser d'abord, et parfois seulement, aux drogues illégales: marijuana, héroïne, cocaïne. Elle inclut donc plusieurs substances en vente libre (l'alcool) ou quotidiennement utilisées sans que cela soulève pour autant des marées d'indignation et de protestations (les additifs aux produits alimentaires). Disparaît ainsi la distinction entre les drogues licites et les drogues illicites et ceci est d'autant plus important que nous vivons dans une société de sur consommation de médicaments et que l'alcool, selon le dernier rapport de l'UNESCO, est la drogue la

plus utilisée, en constante progression depuis dix ans, dans la plupart des pays industrialisés; au Canada, les coûts économiques et sociaux attribuables à l'alcool dépasseraient les coûts de consommation de toutes les autres drogues réunies[21]. Une autre distinction s'impose: il s'agit de la dose utilisée. Il semble aller de soi que nous ne parlons pas du même phénomène si nous associons l'alcool à une manifestation de sociabilité (prendre l'apéro) plus ou moins régulière ou si nous associons cette consommation à l'ingurgitation d'une très grande quantité d'alcool par une personne seule voulant ainsi "régler" ses problèmes. La dose efficace ou toxique d'une drogue n'est que difficilement évaluable objectivement, car l'effet est fonction de plusieurs variables tant individuelles (l'état de santé physique et psychologique, le motif de la consommation) que collectives (les partenaires et le contexte de consommation).

Cette distinction nous renvoie à une nuance tout aussi élémentaire: la fréquence de l'utilisation des drogues. Personne ne se permettrait sérieusement de comparer l'individu qui a une fois "tiré un joint" à un autre individu qui vit constamment sous l'effet des dérivés du cannabis. Pourtant, les auteurs de plusieurs recherches omettent de faire ces distinctions essentielles et produisent alors une image de la consommation de drogues trop floue pour être utilisable; les quatre types d'utilisateurs que nous décriront maintenant rendent compte de tout usager de drogue[22].

L'utilisateur qui n'a eu que des expériences passagères, c'est-à-dire l'expérimentateur qui tente l'expérience pour voir de quoi il s'agit; il tâte le terrain une fois ou quelques fois et en reste là; l'utilisateur occasionnel, lui, consomme lorsque l'occasion se présente et il n'en est pas l'initiateur la plupart du temps; sa motivation se rapporte au plaisir, à la sociabilité et il s'agit d'une pratique parmi d'autres. Au sujet de l'usager régulier, on peut parler de dépendance psychologique: "l'individu est malheureux quand il n'a pas de drogue ou d'occasion de l'utiliser et il se donne de la peine pour trouver de la drogue et l'occasion de l'utiliser. Les raisons qui incitent à l'utilisation régulière ou à la forte consommation sont plus variées, beaucoup plus liées à la personnalité de l'utilisateur que ne le sont les expériences passagères ou l'utilisation occasionnelle"[23]. Enfin, un dernier type d'usager: celui qui consomme à forte dose, celui "qui consacre la majeure partie de son temps, de son activité cérébrale, de son énergie à se procurer la drogue, à la prendre, à en discuter les effets, à fréquenter presque exclusivement d'autres utilisateurs de la drogue"[24]. Ce dernier est sous l'emprise des psychotropes et recourt souvent à plusieurs substances; il est, par ailleurs, difficile d'imaginer qu'il puisse s'intégrer à un quelconque milieu social, que ce soit le milieu scolaire ou le milieu du travail; et ces personnes devront un jour ou l'autre passer par la désintoxication physique et psychologique.

2.2 Que recherchent les usagers de drogues?

Les enquêtes que nous analyserons plus loin tentent de cerner les motivations qui poussent les individus à faire usage de drogues. Les raisons invoquées par les jeunes ont d'abord trait aux sensations de plaisir ou à la curiosité que suscitent les drogues. Même s'il est difficile d'aller plus avant dans la description des sensations recherchées à l'intérieur de réponses à un questionnaire, cela ne nous dit pas grand chose sur l'expérience vécue par les utilisateurs de produits psychotropes. Et, on peut se demander, avec Claude Olievenstein, quel manque on essaie de combler, quelle faim on cherche à apaiser dans les pays développés alors que dans les pays sous-développés les gens utilisent ces produits pour calmer leur faim physique[25].

Helen Nowlis souligne, avec pertinence, que l'être humain a toujours cherché à changer ses perceptions et ses sensations et elle décrit ainsi les principaux effets des drogues[26]: lorsque l'on vise à soulager la douleur, on a recours aux opiacés (opium); la réduction de l'anxiété, de la nervosité, de l'hyperactivité est un effet des dépresseurs du système nerveux central: alcool, barbituriques, opiacés. Si, au contraire, on recherche une stimulation de l'énergie, un accroissement de l'activité, on se tournera vers des stimulants tels la caféine, les amphétamines, la cocaïne. Les états d'ivresse et d'euphorie, la sensation de vertige sont accessibles par l'intermédiaire des dérivés du cannabis, de l'alcool, des inhalants et des solvants, des barbituriques.

La recherche d'un autre rapport à soi, d'un autre rapport au monde, l'intensification des perceptions et des sensations esthétiques est une autre motivation qui incite les gens à utiliser les drogues. Décrivant une expérience vécue sous l'effet de la mescaline, Aldous Huxley nous fait partager les moments de félicité passés à regarder trois fleurs, "les livres brillants comme des joyaux" de sa bibliothèque, les pieds de son "fauteuil infiniment plus que vangoghien", le pli de son pantalon de flanelle. Nous ne pouvons résister, ici, au plaisir de citer longuement ce beau texte d'Huxley:

> "C'est ainsi qu'il faudrait voir ce que sont réellement les choses ... (mais) si l'on voyait toujours ainsi, on ne voudrait jamais faire autre chose. On se contenterait simplement de regarder, d'être le divin non-moi de la fleur, du livre, du fauteuil, de la flanelle. Cela suffirait. Mais, dans ce cas, qu'adviendrait-il d'autrui?... Comment pourrait-on concilier cette félicité intemporelle de voir comme il faudrait voir, avec les devoirs temporels de faire ce qu'il faudrait faire et de sentir comme il faudrait sentir? Cette participation à la splendeur manifeste des choses ne laissait pas de place, pour ainsi dire, aux préoccupations ordinaires, nécessaires, de l'existence humaine et surtout aux préoccupations impliquant des personnes".[27]

"Qu'adviendrait-il d'autrui?" se demande l'auteur. On ne le sait guère mais une chose est certaine, nous ne pourrions aujourd'hui lire son oeuvre.

2.3 Le modèle psychosocial et les stratégies d'intervention auprès des jeunes

Les experts réunis par l'UNESCO ont choisi d'envisager la consommation de drogues d'un point de vue psychosocial, traitant le recours aux drogues comme un comportement humain. Contrairement aux approches juridico-morale et médicale qui mettent l'accent sur le produit (le produit est légal ou illégal ou le produit peut engendrer une dépendance nuisible pour la santé), le modèle psychosocial s'intéresse d'abord et avant tout à l'individu et met en lumière quelques facteurs qui peuvent circonscrire et expliquer ce comportement[28]: il s'agit d'un comportement complexe et extrêmement variable d'un individu à l'autre, d'une culture à une autre, d'une génération à une autre. Il faut donc avoir le courage de faire une honnête analyse de la situation avant de proposer une solution quelconque. Si ce comportement persiste, c'est qu'il répond à certains besoins et à une certaine fonction; "l'utilisation de la drogue cessera quand ces besoins n'existeront plus ou seront satisfaits autrement"[29]; les motivations d'une personne à utiliser ces substances sont de première importance; si l'individu est convaincu que la drogue lui procure tel ou tel avantage, il est vain de croire que la simple information changera ce comportement qui s'inscrit dans un réseau d'attitudes et de valeurs. Enfin, l'usage de drogues, comme toute autre pratique, s'inscrit dans un contexte culturel déterminé; en tout temps, il est donc nécessaire de voir comment l'environnement social évalue la consommation de drogues. Comme on le voit, ce modèle ne propose pas de démarche simple et facile mais bien plutôt une approche globale centrée sur la personne

conçue comme une entité complexe. Ainsi, les modalités de prévention retenues seront, elles aussi, globales. Après avoir vainement tenté quelques expériences d'information auprès des étudiants, après avoir constaté l'échec d'une telle entreprise, les éducateurs se sont alors tournés vers un programme d'éducation non spécifique à la drogue. On a appliqué ce programme spécial dans des écoles secondaires publiques de la ville de New-York. On visait les objectifs suivants:

> " 1. Créer, à l'intérieur de chaque école, un cadre dans lequel les jeunes puissent apprendre à s'aimer personnellement et à s'accommoder des autres.
>
> 2. Aider les élèves à prendre des décisions, à résoudre des problèmes et, ce faisant, à grandir.
>
> 3. Proposer aux jeunes des activités d'ordre intellectuel, social, culturel, récréatif, qui puissent se substituer à l'abus de drogues.
>
> 4. Améliorer la communication avec les services existant dans chaque école.
>
> Parmi les moyens stratégiques retenus pour atteindre ces objectifs figuraient les conseils d'orientation donnés aux individus et aux groupes, la constitution d'un groupe de pairs parmi lesquels seraient choisis les animateurs, l'institution d'un monitorat, des visites à domicile, des séances de travail entre parents, des réunions groupées de parents et d'enfants, la participation de la communauté, l'aménagement des programmes d'études et la formation en cours d'emploi des enseignants"[30].

On évalue l'expérience après un an en comparant un groupe d'élèves participant au programme à un autre groupe non-participant. Les résultats semblaient aller dans le sens que l'on avait espéré: la consommation de

drogue avait diminué ainsi que la violence et l'absentéisme; les étudiants participants avaient amélioré leur rendement scolaire. Une plus grande participation et une plus grande implication de tous les intervenants, doublées d'un effort de communication peuvent donc modifier le climat général de l'école et par là contrer des comportements non souhaités. Ce genre d'intervention met bien en lumière le rôle que l'école peut jouer dans l'amélioration de la qualité de vie des jeunes. Mais cela demande une énorme dépense d'énergie et d'ingéniosité, me direz-vous! Oui, bien sûr, mais il semble bien que ce soit là le prix à payer; ce type de programme, en outre, a l'immense avantage de porter de multiples fruits.

NOTES

1. Rapport d'un groupe d'étude de l'O.M.S., La jeunesse et la drogue, Organisation mondiale de la santé, Genève, 1973, p. 11 et suivantes.
2. Sous la direction de Joe David Brown, Les Hippies, Editions de l'homme, 1968, p. 259.
3. David Cooper, Mort de la famille, Seuil, 1972.
4. Sous la direction de Joe David Brown, op. cit., p. 254.
5. Théodore Roszak, Vers une contre-culture, Stock, 1972, p. 64.
6. Philippe Graine, Jean-Pierre Lentin et Jerry Mendel, La drogue vue par la presse des jeunes, UNESCO, Paris, 1976, p. 12.
7. Théodore Roszak, op. cit., p. 186.
8. Fritjof Capra, Le temps du changement, Editions Du Rocher, 1983, p. 356.
9. Idem.
10. Idem, p. 372.
11. João Fatela, "Métamorphoses", Esprit, décembre 1980, p. 7.
12. Alain Benoft, "L'oiseau bleu", Esprit, décembre 1980, p. 76.
13. Claude Lussier,"Alcool et drogues au hockey mineur", Le Quotidien (Chicoutimi), 16-23 octobre 1982.
14. João Fatela, "Des pratiques transitoires", Esprit, décembre 1980, p.114-115.
15. Philippe Graine, Jean-Pierre Lentin et Jerry Mendel, op. cit., p. 12.
16. Idem.
17. Marilyn Ferguson, Les enfants du Verseau, Calmann-Lévy, 1981.
18. Fritjof Capra, cf. supra, note 8.

19. Helen Nowlis, La drogue démythifiée, Les Presses de l'UNESCO, Paris, 1975.

20. Idem, p. 23.

21. UNESCO, MEETING OF EXPERTS ON THE CO-ORDINATION OF SCHOOL AND OUT-OF-SCHOOL EDUCATION CONCERNING THE PROBLEMS ASSOCIATED WITH THE USE OF DRUGS, Paris, 1980, p. 2-3.

22. Helen Nowlis, op. cit., p. 34-37.

23. Idem, p. 36.

24. Idem.

25. UNESCO, Réunion sur l'éducation destinée à prévenir l'abus de stupéfiants notamment dans les pays développés, Paris, décembre 1973, Annexe III, p. 1.

26. Helen Nowlis, op. cit., p. 26-29.

27. Aldous Huxley, Les portes de la perception, Editions Du Rocher, 1977, p. 33-34.

28. Helen Howlis, op. cit., p. 47-48.

29. Idem, p. 48.

30. Idem, p. 69.

Chapitre II

LES HABITUDES DE CONSOMMATION DE DROGUES: ANALYSE DE RESULTATS D'ENQUETES

Introduction

Si les descriptions spectaculaires, et par là souvent faussées, pleuvent quand on aborde le sujet de la drogue - et surtout de la drogue et des jeunes - il n'en est pas ainsi lorsque l'on cherche à se faire une image précise, détaillée et globale de la consommation de drogues par les jeunes. Phénomène largement importé des Etats-Unis et surtout de sa côte ouest, les Québécois se sont mis à sonder cette question à l'aube des années 70 seulement. Cette quête avait pour but de comprendre l'éclatement prodigieux qui semblait affecter l'univers des jeunes. Et, à la une des images projetées au visage des adultes, l'usage des différentes drogues, usage gardien du "flower power" et du cri libéré par ces milliers d'adolescents qui avaient été si près de réussir leur révolution contre la société de consommation...

Afin de composer un tableau qui puisse nous permettre de saisir l'évolution de ce phénomène, nous remonterons aux premières études pour revenir aux années 80. Si ce périple peut, à première vue, paraître emballant, il faut toutefois en avouer les limites, les lacunes et les imperfections.

Bien que sur toutes les lèvres, le sujet de l'usage des drogues par les jeunes n'a été investigué que par quelques recherches au Québec, parsemées dans le temps depuis 1968; essentiellement, nous nous référerons pour la fin des années 60 et le début des années 70 aux textes de Léandre Bilodeau[1] et de Daniel Monnier[2], à celui d'Irène Poissant et de Manuel Crespo[3] ainsi qu'à celui d'Yves Lamontagne[4] pour évoquer le milieu de la décennie 1970; enfin, nous gagnerons la fin des années 70 et les années 80 en consultant les travaux d'Yves Lamontagne[5], de l'équipe de recherche de la commission régionale Jean-Talon, et du Centre des Services Sociaux du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau[6].

La comparaison des informations recueillies au cours des différentes enquêtes est parfois difficile et ceci pour plusieurs raisons. D'abord, d'un texte à l'autre, on ne vise pas la même population: tantôt les auteurs s'intéressent aux étudiants du secondaire exclusivement[7], tantôt à ceux du collégial[8] ou encore aux étudiants de plusieurs ordres d'enseignement[9]. Ensuite, les auteurs définissent "l'usager de drogues" de diverses manières: certains lui donnent une acception très large, incluant tout individu qui a consommé une des drogues au moins une fois dans sa vie[10], ou encore au moins une fois dans les six mois précédant l'enquête[11]. D'autres, et c'est le cas des recherches plus récentes, procèdent à une définition plus serrée de l'usager[12]. Une autre difficulté vient du fait qu'on ne se réfère pas toujours aux mêmes substances lorsque l'on parle de drogues; ainsi l'alcool et le tabac ne sont pas compris dans la liste soumise aux étudiants dans certains cas.

En outre, les différentes études ne couvrent pas le même champ d'investigation: si toutes s'intéressent à l'univers de la consommation des drogues, quelques-unes seulement étendent leurs préoccupations à ce que l'on pourrait appeler le contexte de l'usage des drogues, c'est-à-dire le milieu familial, le milieu scolaire, etc. Enfin, une seule recherche a été faite dans plusieurs régions du Québec[13], les autres se limitant à la région montréalaise, à la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau, ou à la région de Québec.

Malgré ces variations importantes, nous essayerons d'en arriver à un tableau qui fera ressortir, à tout le moins, l'orientation que semble prendre l'usage des drogues chez les étudiants québécois. Suite à ces quelques remarques, il faut souhaiter que les chercheurs standardisent leur instrument de cueillette de données en utilisant, par exemple, le questionnaire construit par une équipe de spécialistes pour le compte de l'Organisation mondiale de la santé[14].

1. LA FIN DES ANNEES 60

1.1 La consommation de drogues

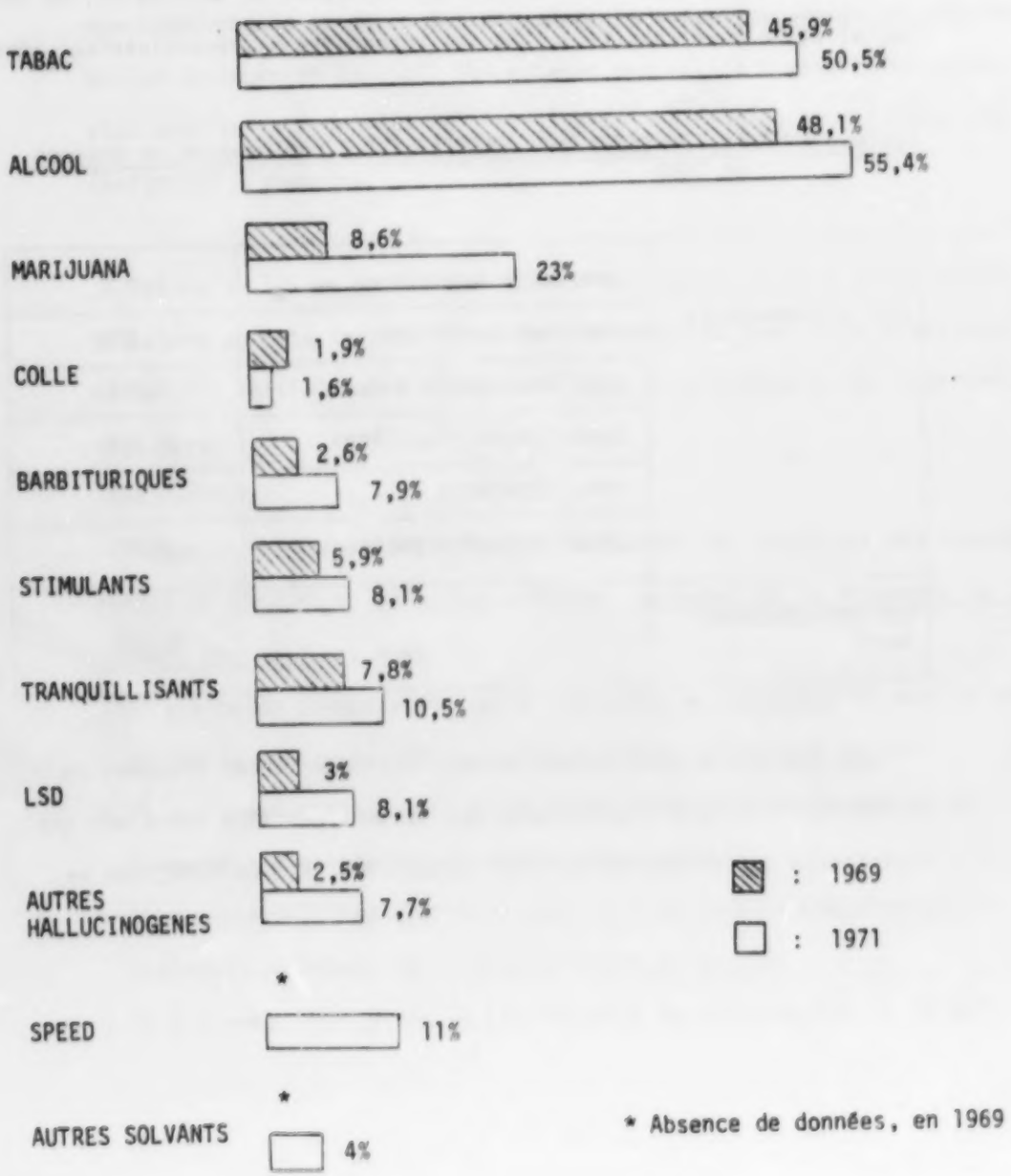
L'usager de drogues de la fin des années 60 et du début des années 70 ressemble-t-il à celui d'aujourd'hui? Nous tenterons de répondre à cette question en traçant le profil de consommation des étudiants. Nous nous intéressons au type de drogue utilisé et à la fréquence d'utilisation, aux circonstances qui entourent l'usage, aux motifs invoqués par les adolescents et à leur réseau d'approvisionnement.

En mars 1971, Léandre Bilodeau[15] répétait, pour le compte de l'OPTAT, une enquête effectuée en 1969[16]; il se servait, à peu de choses près, du même questionnaire et visait la même population c'est-à-dire les adolescents du secondaire et du collégial de l'Ile de Montréal[17]. Cette recherche présente un intérêt certain du point de vue de l'évolution de l'usage des drogues sur une courte période. Pour compléter nos données et pour fin de comparaison, nous référons à l'enquête diffusée par le ministère de l'Education en 1970 mais effectuée en 1968[18].

1.1.1 La consommation de drogues est-elle à la hausse de 1968 à 1971?

Il semble bien que l'on doive répondre par l'affirmative car, de 1969 à 1971, on note que la proportion des sujets consommateurs (c'est-à-dire ayant consommé une drogue au moins une fois au cours des six derniers mois) avait triplé dans le cas des barbituriques et presque triplé dans le cas des hallucinogènes autres que le LSD, plus que doublé dans le cas de la marijuana et du LSD, augmenté du tiers pour les stimulants et les tranquillisants et subi une légère hausse dans le cas du tabac et de l'alcool; seule la proportion d'usagers de colle demeurait à peu près stable[19]. Ainsi en 1971, 2 450 étudiants, soit 33% de l'échantillon, avaient déjà utilisé une drogue autre que le tabac et l'alcool au cours de leur vie[20].

Figure 1 Pourcentages de consommateurs de drogues (au moins une fois au cours des six derniers mois) 1969 et 1971[21]



En 1968, Daniel Monnier évaluait le pourcentage d'usagers (au moins une expérience avec des inhalants, de la marijuana, du haschisch, ou des substances de type LSD) à 9,7% des étudiants du secondaire, du collégial et de l'université[22]. Et les répondants se répartissaient ainsi:

Tableau 1 Pourcentages des usagers et des non-usagers de drogues en 1968

Les consommateurs	une seule expérience	3,9 %
	quelques expériences	2,38%
	plusieurs expériences	1,84%
	expériences régulières	0,71%
	non-répondants	0,82%
	Total des consommateurs	9,65%
Les non-consommateurs		90,35%

Une indication complémentaire nous est fournie par l'examen de l'année de la première expérience des usagers: 3,6% d'entre eux ont expérimenté une drogue avant 1965, 4% en 1965, 10% en 1966, 40% en 1976[24].

1.1.2 La fréquence de la consommation de drogues chez les usagers

Même si l'usager est généralement défini assez largement (au moins une consommation au cours des six derniers mois ou au moins une consommation au cours de la vie), les auteurs ont veillé à mesurer de façon plus précise la fréquence de l'utilisation de drogues en raffinant les catégories d'usagers.

Comme on l'a vu au tableau 1, nous retrouvons le plus grand nombre d'usagers au pôle le plus faible de consommation (une seule expérience) et le plus faible nombre de consommateurs à la catégorie des expériences régulières.

Pour sa part, Léandre Bilodeau, comparant les résultats des enquêtes faites en 1969 et en 1971, peut affirmer, au sujet de la fréquence du recours aux drogues, que:

-"Il y a nette augmentation de la fréquence de consommation pour ce qui est de la marijuana et des hallucinogènes autres que le LSD.
- Il y a augmentation, mais d'une façon moins importante, en ce qui concerne les barbituriques et les stimulants.
- Il y a une relative stabilité dans la fréquence de consommation de l'alcool, du tabac, des tranquillisants et du LSD.
- Il y a nette diminution de la fréquence de consommation de la colle"[25].

A titre indicatif, nous reproduisons les chiffres concernant les usagers qui ont eu, au cours des six derniers mois, sept expériences et plus avec les différentes drogues; il s'agit de la catégorie de consommation maximale identifiée dans cette recherche[26].

Tableau 2 Pourcentages de jeunes ayant eu sept expériences et plus avec les drogues

Marijuana	1969	2,9%
	1971	9,4%
Colle	1969	0,5%
	1971	0,3%
Barbituriques	1969	0,7%
	1971	1,9%
"Opiacés"*	1969	0,2%
	1971	1,0%
Stimulants	1969	1,1%
	1971	2,3%
Tranquillisants	1969	1,4%
	1971	2,3%
LSD	1969	0,5%
	1971	1,5%
Autres hallucinogènes	1969	0,2%
	1971	1,5%

* L'auteur présente ses résultats sur la consommation d'opiacés sous réserves pour des raisons méthodologiques; ce qui explique les guillemets.

Il y a donc, de 1969 à 1971, plus d'usagers de drogues et plus de consommateurs qui consomment plus souvent.

1.1.3 Vers quels produits se tournent les usagers de drogues?

En 1968, les étudiants québécois se répartissent de la façon suivante selon les ordres d'enseignement et selon le type de drogue consommée au moins une fois[27]:

Tableau 3 Type de drogue consommée selon les ordres d'enseignement

	Inhalants	Mari-haschich	LSD
Secondaire francophone	4,8%	3,6%	0,7%
Secondaire anglophone	2,4%	8,7%	1,9%
Collégial francophone	4 %	7,5%	1,6%
Collégial anglophone	3,2%	14 %	2,1%
Universitaire francophone	2,5%	6,5%	1,3%
Universitaire anglophone	1,5%	18,5%	3 %

La marijuana et le haschich sont de loin les substances les plus recherchées, sauf par les étudiants francophones de niveau secondaire qui, eux, optent pour les inhalants comme premier choix. Notons également les fortes différences qui se manifestent entre les francophones et les anglophones surtout quant à la consommation des dérivés du cannabis.

Les résultats des enquêtes effectuées en 1969 et 1971 confirment la suprématie de la marijuana sur les autres drogues.

Tableau 4 Pourcentages des étudiants du secondaire et du collégial ayant fait usage de drogue au moins une fois au cours des six mois précédant l'enquête[28]:

1969		1971	
Marijuana	8,6%	Marijuana	23 %
Tranquillisants	7,8%	Speed*	11 %
Stimulants	5,9%	Tranquillisants	10,5%
LSD	3 %	LSD	8,1%
Barbituriques	2,6%	Stimulants	8,1%
Hallucinogènes autres que le LSD	2,5%	Barbituriques	7,9%
Colle	1,9%	Hallucinogènes autres que le LSD	7,7%
		Solvants autres*	4 %
		Colle	1,6%

* Il y a absence de données pour ces deux substances en 1969.

1.1.4 Dans quelles circonstances les étudiants québécois usent-ils de substances psychotropes et quels motifs invoquent-ils?

Sur les circonstances de l'initiation aux drogues, nous ne possédons que quelques données tirées de la recherche menée en 1971. Une faible majorité de débutants (54,4%) indiquent clairement avoir fait leur

apprentissage de la marijuana avec des camarades ou des amis lors d'un "pot party" (30,2%), dans une discothèque ou un autre endroit public (13,6%) ou encore à l'école (10,6%). Les catégories "seul" ou "avec un trafiquant" ne rejoignent que 7,8% des usagers de marijuana alors qu'elles représentent le fait de 28,5% des initiés à la colle[29].

Si l'on demande aux usagers (ayant consommé au moins une fois au cours des six derniers mois) le contexte qu'ils préfèrent pour s'adonner à ce loisir, on obtient le tableau suivant:[30]

Tableau 5 Le contexte de consommation des usagers de drogues

Contexte préféré	Colle	Marijuana
Seul(e)	26,2%	4,8%
Seul(e) avec un trafiquant	3,2%	2,1%
A l'école avec un ou plusieurs compagnons ou compagnes	7,9%	5,2%
Lors d'une soirée avec des amis(es) (pot party)	23 %	44 %
Dans une discothèque ou un autre endroit public, avec un ou plusieurs amis(es)	5,2%	14,2%
Dans un autre contexte	34,5%	29,7%
TOTAL	100 %	100 %

Quelles sont les motivations qui poussent les usagers à avoir recours aux drogues? Selon que l'on s'intéresse à la première expérience ou aux expériences subséquentes, on risque fort de recevoir des réponses différentes: le néophyte sera bien tenté de mentionner la curiosité comme motif principal de son incursion dans cet univers jusqu'alors inconnu, alors que cette raison perdra de son importance pour ceux qui ont dépassé le stade de l'initiation. Ainsi, comme choix à la question: "indiquez la principale raison qui vous incite à tenter cette première expérience", on obtient les résultats suivants: plus de 80% retiennent la curiosité, puis, comme second motif, les étudiants indiquent l'influence du groupe (28,6%), l'évasion (20,6%), la sensation de bien-être (15,6%) et la connaissance de soi (11,4%)[31].

Une autre recherche (Bilodeau, 1971) proposait aux répondants quatre groupes de raisons pouvant rendre compte de la consommation de drogues[32]. Les usagers ont opté pour les énoncés suivants: "Pour éprouver de nouvelles sensations physiques ou psychiques", (49,4%). Dans le deuxième bloc, ils ont retenu "le plaisir, la réaction, l'émotion" (48,6%), suivi d'assez près par "la curiosité et le désir d'en faire l'expérience" (35,9%). De l'autre regroupement d'affirmations, ils retiennent" le sentiment de bien-être, la douce sensation apportée par l'usage de drogues" (55,5%); enfin, de la dernière liste d'éléments proposés, ils identifient la drogue comme "un moyen efficace pour changer son état d'esprit" (30,6%) et comme "stimulant la créativité littéraire et musicale, la réflexion" (27,7%).

Ces motifs renvoient au désir de faire rupture avec la monotonie quotidienne, au désir d'explorer un autre monde ou encore le même monde sous un autre mode.

1.1.5 L'approvisionnement

Mais où peut-on trouver ces billets d'entrée pour l'ailleurs? Ces substances étant illégales, on pourrait penser qu'elles sont difficiles à obtenir. Ce qui ne semble pourtant pas être le cas: le quart des répondants (consommateurs ou non-consommateurs) seulement ignorent où ils pourraient s'en procurer; quant aux autres, ils signalent l'école ou le collège (27,3%), un endroit au hasard selon les circonstances du moment (18,9%), le "pot party" (10,1%), les discothèques (4,9%), ou encore l'entremise d'un pusher (4,1%) comme lieu ou moyen d'approvisionnement[33].

1.2 Les coordonnées socio-démographiques

Certaines variables peuvent être considérées comme antécédentes à l'usage de drogues[34]; aussi chercherons-nous à préciser si l'âge, le sexe, l'origine socio-économique des répondants sont en relation avec les comportements de consommation de drogues.

1.2.1 L'âge

Ici encore, il semble que de 1969 à 1971 nous assistions à un déplacement assez important: alors qu'en 1969 le groupe de 20 ans et plus comportait la plus forte proportion d'usagers pour chacune des drogues, sauf pour la colle et les tranquillisants, le tableau est passablement différent deux ans plus tard; en 1971, le sommet est atteint le plus souvent par le groupe des 17-19 ans. Il en est ainsi pour le speed, le LSD, les hallucinogènes autres que le LSD, les barbituriques. Les 20 ans et plus gardent la palme de la consommation d'alcool, de marijuana et de tranquillisants. Le groupe de 14-16 ans occupe le premier rang des usagers de colle et des autres solvants[35]. A l'évidence, nous discernons un rajeunissement des usagers de drogue sur cette très courte période.

1.2.2 Le sexe

Le fait d'être né garçon ou fille a-t-il une incidence sur le comportement de consommation de drogues? La différence est ici assez marquée puisqu'en 1968, les filles représentent 30,5% des usagers contre 69,4% de garçons[36]; les résultats des recherches effectuées pour le compte de l'OPTAT vont dans le même sens: en 1969 et en 1971 la proportion des garçons consommateurs est plus élevée que chez les filles, sauf pour les barbituriques, les solvants autres que la colle (en 1971) et les tranquillisants; dans ce dernier cas, les étudiantes l'emportent

Figure 2 Pourcentages de consommateurs par groupes d'âge

DROGUES AUTRES QUE TABAC ET ALCOOL, 1969[38]

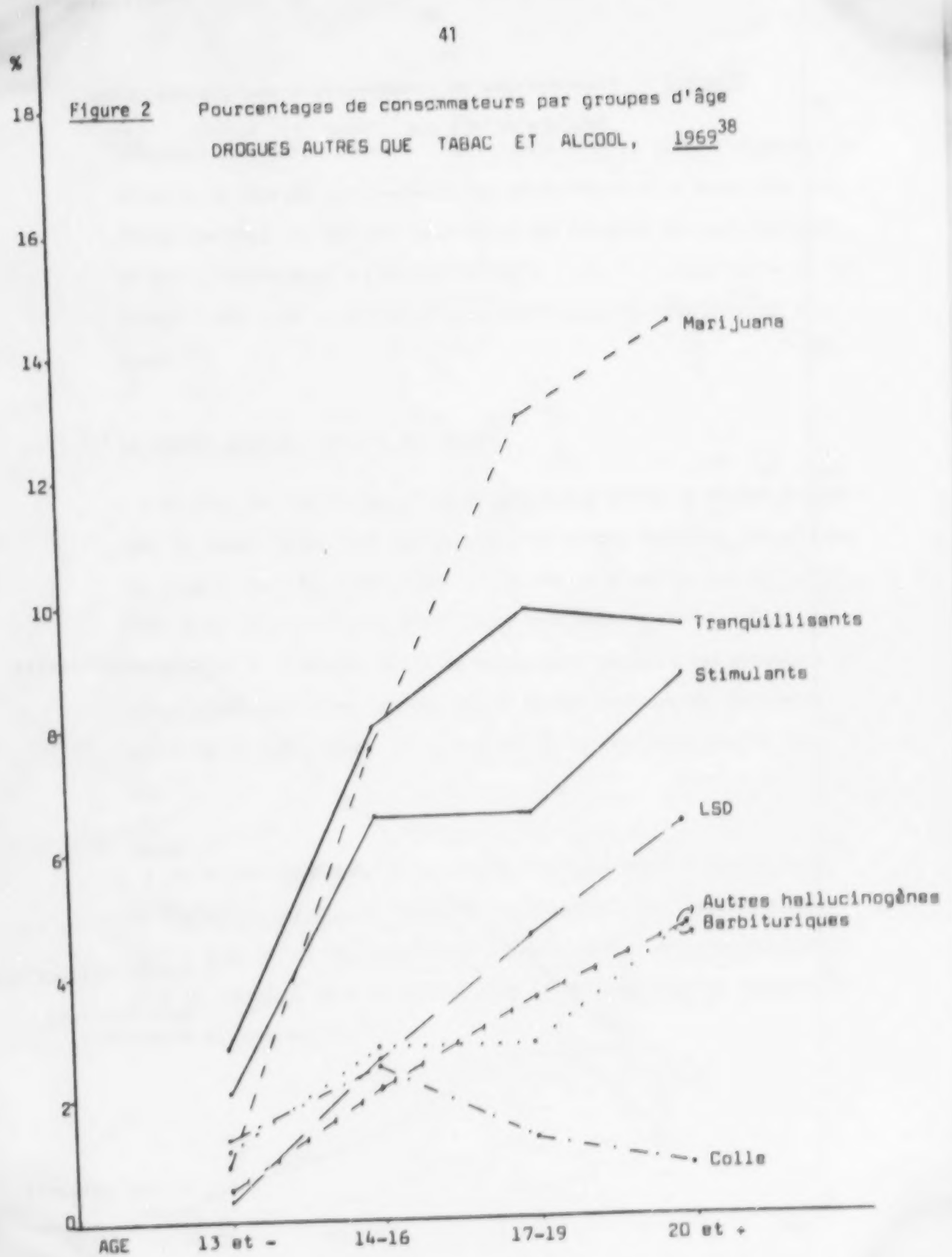
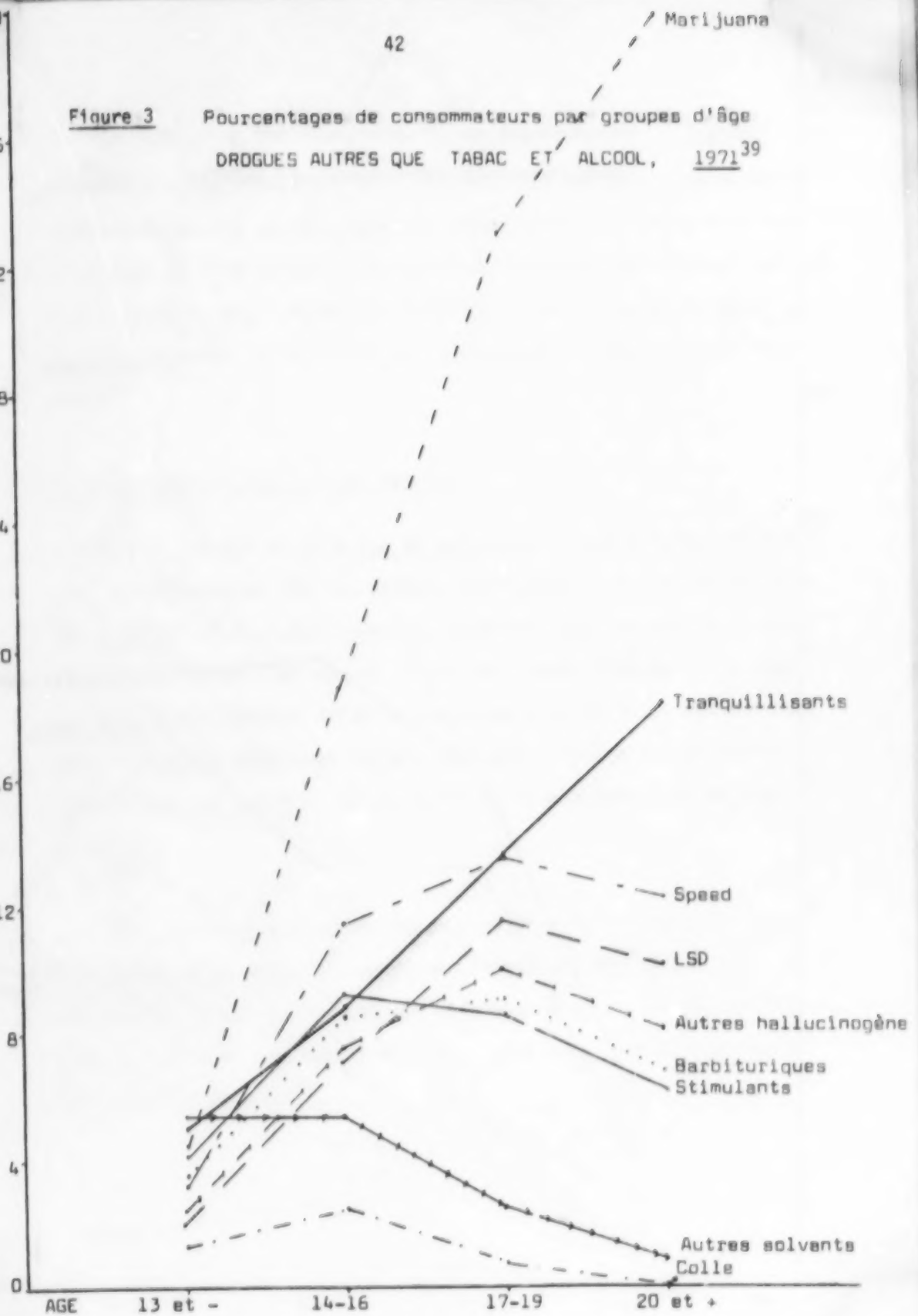


Figure 3 Pourcentages de consommateurs par groupes d'âge

DROGUES AUTRES QUE TABAC ET ALCOOL, 1971[39]



nettement sur leurs confrères. Mais "entre 1969 et 1971, l'augmentation relative du taux de consommateurs est généralement plus forte chez les filles que chez les garçons, sauf en ce qui concerne les barbituriques et les hallucinogènes autres que le LSD (...) et à l'exception aussi des tranquillisants où la variation est sensiblement la même chez les deux sexes"[37].

1.2.3 Le statut socio-économique des parents

Si l'on retient la scolarité du père comme indice du statut économique, il semble qu'en 1968 les usagers proviennent davantage des milieux les plus scolarisés; ainsi, chez les étudiants ayant un père qui a terminé le collège ou l'université, 25,9% sont usagers contre 13% de non-usagers; et à l'inverse, 62,5% de non-usagers seraient les enfants d'un père n'ayant pas obtenu son diplôme du niveau primaire ou secondaire contre 46,4% des usagers. La scolarité de la mère joue dans le même sens[40].

Selon une étude qui, elle, mesure l'origine socio-économique par la profession du père, il y aurait une relation significative mais faible dans le cas de l'alcool, de la marijuana et des tranquillisants: plus le statut du père est élevé, plus l'adolescent serait susceptible d'être un consommateur[41].

1.3 Un bilan provisoire

L'usager de drogues de la première vague (fin des années 60 et début des années 70) est une personne marginale: en 1971, moins de 10% des jeunes du secondaire et du collégial ont eu sept expériences et plus au cours des six derniers mois avec la marijuana, le produit le plus recherché (de 1969 à 1971). Mais ce pourcentage a plus que triplé sur une période de deux ans. Ils consomment leur drogue préférée surtout lors de soirées entre amis et très peu d'entre eux en font usage à l'école. L'approvisionnement ne pose pas de problème pour la grande majorité des étudiants et étudiantes, qu'ils soient consommateurs ou non-consommateurs. Enfin, les raisons qui motivent le recours à ces substances ont trait à la recherche du plaisir, du bien-être et de nouvelles expériences.

L'âge et le sexe sont significativement liés à la consommation de drogues; on retrouve davantage de consommateurs chez les plus âgés mais ici encore la courte période de deux ans est marquée par un changement important, le rajeunissement des usagers. Les garçons sont mieux représentés que les filles dans le groupe des consommateurs mais l'augmentation du taux de consommateurs est plus importante chez les filles pour la majorité des drogues. L'enquête de 1968 soulignait enfin une relation entre le statut socio-économique des parents et la consommation de drogues: les usagers ont des parents plus scolarisés que les non-usagers. Cette relation est confirmée par la recherche de Léandre Bilodeau, mais il note la faiblesse de cette relation.

2. LE MILIEU DE LA DECENNIE 70

2.1 La consommation de drogues

Après s'être attardé à l'aube des années 70, véritable période de floraison de la consommation de drogues, nous ferons halte quelques instants au milieu de la décennie. A notre connaissance, il n'existe que deux enquêtes qui datent de cette époque. La plus importante a été menée par la CECM (1975) et a rejoint 1 227 étudiants francophones du secondaire[42]; une autre, plus modeste, a été effectuée au cours de la même année auprès de 279 étudiants francophones d'un cégep montréalais[43].

Les catégories d'analyse utilisées pour rendre compte ces données du début des années 70 seront reprises aussi souvent que des informations comparables existeront. Notons, dès le départ, que la définition même de l'usager de drogues est différente: on le définit à la fois de façon plus restrictive et plus précise. Si cela présente un avantage, celui de pouvoir mesurer avec plus d'exactitude le degré ou la fréquence de la consommation de drogues chez les jeunes, nous sommes cependant dans l'impossibilité de comparer le taux des expérimentateurs, c'est-à-dire de ceux qui ont fait usage de drogue au moins une fois au cours des six derniers mois précédant l'enquête ou au moins une fois au cours de leur vie.

Les auteurs considèrent comme consommateur tout étudiant qui consomme régulièrement (presque tous les jours) ou très souvent (tous les jours ou

presque et même plusieurs fois au cours de la même journée) au moins une des onze drogues mentionnées dans le questionnaire; l'usager occasionnel, pour sa part, consomme l'une ou l'autre drogue à chaque fois qu'il se présente un événement: fêtes, anniversaires, party, etc.[44]

2.1.1 La consommation de drogues par les adolescents du secondaire a-t-elle augmenté depuis le début des années 1970?

Bien que les données ne soient pas directement comparables à cause des différentes définitions du consommateur de drogues, nous essayerons quand même d'en tirer quelques indications. Les résultats de l'enquête de 1971 mettaient en évidence une augmentation assez spectaculaire des usagers de drogues sur une période de deux ans. Si l'on se réfère aux informations concernant les usagers se situant aux fréquences de consommation de 3 à 7 fois et plus au cours des six derniers mois[45], et si nous retenons pour 1975 toutes les catégories d'usagers (usagers occasionnels et réguliers)[46] nous obtenons les taux suivants:

Tableau 6 Pourcentages des usagers de drogues en 1971 et en 1975

DROGUES	USAGERS DE 1971	DROGUES	USAGERS DE 1975
	Consommation d'une drogue de 3 à 7 fois et plus au cours des six derniers mois		Usagers occasionnels et réguliers
Marijuana	15,4%	Marijuana	19,2%
Stimulants	4,5%	Stimulants	3,4%
Tranquillisants	4,5%	Tranquillisants	5,8%
LSD	3,7%	Acide	2,7%
Autres hallucinogènes	3,3%	Mescaline	9,6%

Nous ne pouvons certes pas conclure avec certitude à une hausse du nombre de consommateurs puisqu'ici et là on ne les définit pas de la même façon. Mais il est permis de le supposer dans le cas de certaines drogues telles la marijuana et les hallucinogènes, dont la mescaline.

En outre, il faut ajouter que les informations de 1971 concernent les étudiants du secondaire et du collégial alors que celles de 1975 mesurent la consommation de drogues des étudiants du secondaire seulement. Comme nous l'avons fait remarquer auparavant, le plus grand nombre de consommateurs regroupait les étudiants de 17 ans et plus (dans le cas de presque toutes les drogues) en 1971 et la recherche de 1975 souligne une hausse constante d'usagers à mesure que l'âge augmente[47].

Ainsi, il nous semble possible de conclure de façon conservatrice au moins à une stabilisation de l'usage de drogues par les étudiants sinon à un léger accroissement dans le cas de la marijuana et des hallucinogènes.

2.1.2 La fréquence de consommation

La fréquence de la consommation de drogues selon les produits consommés se dessine ainsi, en 1975, chez les étudiants francophones de la CECM.

Tableau 7 Pourcentages des usagers réguliers et occasionnels en 1975

	Consommateurs réguliers	Consommateurs occasionnels
Alcool:	8,7%	60 %
Cigarette:	15,5%	26,4%
Marijuana:	8,2%	11 %
Haschisch:	6,3%	9,2%
Mescaline:	2,4%	7,2%
Tranquillisants:	0,7%	5,1%
Hypnotiques:	0,8%	2,6%
Stimulants:	0,6%	2,8%
Acide:	0,8%	1,9%
Solvants:	0,6%	1 %
Héroïne:	0,2%	0,3%

Figure 4 La fréquence de consommation en 1975: pourcentages des consommateurs réguliers (tous les jours ou presque tous les jours) parmi les consommateurs toutes catégories[48]

REGULIERS

Type de drogue	Nombre élèves	Pourcentage
ALCOOL	107	34,6%
CIGARETTE	190	62,5%
MARIJUANA	101	33,1%
HASCHICH	77	25,2%
MESCALINE	29	9,4%
TRANQUILLISANTS	9	2,9%
HYPNOTIQUES	10	3,2%
STIMULANTS	7	2,2%
ACIDE	10	3,2%
SOLVANTS	7	2,2%
HEROINE	3	0,9%

2.1.3 Et quels sont les produits les plus recherchés?

Tout comme en 1968 et 1971 les dérivés du cannabis (marijuana et haschisch) viennent en tête si l'on excepte les drogues légales (tabac et alcool); puis, loin derrière, la mescaline, les tranquillisants, etc.[49] La popularité de la marijuana et du haschisch semble donc bien assise depuis la fin des années 60.

Figure 5 Les usagers toutes catégories (usagers occasionnels et réguliers) en 1975

Type de drogue	Nombre élèves	Pourcentage
ALCOOL	844	68,7%
CIGARETTE	515	41,9%
MARIJUANA	236	19,2%
HASCHICH	190	15,5%
MESCALINE	118	9,6%
TRANQUILLISANTS	72	5,8%
HYPNOTIQUES	42	3,4%
STIMULANTS	42	3,4%
ACIDE	34	2,7%
SOLVANTS	20	1,6%
HEROINE	7	0,5%

2.1.4 Dans quelles circonstances les étudiants ont-ils recours à ces drogues? Et pourquoi en consomment-ils?

La recherche qui date de 1975 ne nous renseigne que partiellement à ce sujet puisque les résultats ne concernent que deux des drogues les plus utilisées: l'alcool et la marijuana.

Tableau 8 Les partenaires de consommation de drogues en 1975 (en %)[50]

Les partenaires de consommation	Alcool		Marijuana	
	Consommateurs		Consommateurs	
	Occasionnels	Réguliers	Occasionnels	Réguliers
Seul(e)	1,8	1,0	1,8	2,3
Avec un trafiquant	0,4	-	-	3,4
Avec des membres de ma famille	55,7	19,8	2,8	4,5
Avec mon groupe d'amis	35,2	70,8	80,7	73,9
Avec des compagnons d'école	4,9	5,3	12,8	13,6
Autre	2,0	3,1	1,9	2,3
TOTAL	100%	100%	100%	100%

A l'évidence, l'utilisation de ces drogues renvoie au groupe de pairs, à une exception près, celui des consommateurs occasionnels d'alcool pour qui le milieu habituel de consommation est la famille. La légalité de cette drogue et sa faible fréquence d'utilisation peuvent expliquer cette situation.

Tableau 9 Les lieux de consommation de drogues en 1975 (en %)[51]

Les lieux de consommation	Alcool		Marijuana	
	Consommateurs		Consommateurs	
	Occasionnels	Réguliers	Occasionnels	Réguliers
Chez toi	53,7	36,3	6,7	11
A l'école	0,9	1,1	9,5	12,5
Dans des lieux publics	22,7	39,6	43,8	39
Dans une maison privée autre que chez toi	16,7	14,3	22,9	25,6
Ailleurs	6	8,7	17,1	12,2
TOTAL	100%	100%	100%	100%

Ici encore la légalité de l'alcool permet aux jeunes d'en consommer dans leur famille alors qu'ils fument surtout dans des lieux publics. Et l'école n'est pas privilégiée par beaucoup d'étudiants: il ne s'agit pas d'un nid de consommation de drogues comme certains ont voulu le supposer[52].

Que recherche-t-on dans l'utilisation de drogues? Les usagers invoquent plusieurs raisons, mais une seule se détache clairement de la liste de motifs pouvant rendre compte de la consommation actuelle: on a recours aux drogues pour "le plaisir, la réaction et l'émotion"[53] qu'elles procurent. Ces résultats concordent avec ceux qu'on a recueillis au début de la décennie. Il semblerait donc que pour une partie relativement importante de la population étudiante, la consommation de drogue soit devenue un véritable loisir.

2.1.5 L'approvisionnement

Et ceci semble confirmé par la facilité avec laquelle on se procure ces différentes substances. En effet les étudiants s'approvisionnent facilement en alcool (88,8%), en marijuana (80,2%) en haschich (76,7%) et en mescaline (71,7%)[54]; et cela surtout auprès des parents dans le cas de l'alcool, surtout par l'entremise d'amis dans le cas des dérivés du cannabis et par l'intermédiaire d'un pusher (37,9%) ou des amis (36,4%) dans le cas de la mescaline, produit plus rare[55]. Qu'elles soient légales ou illégales, les drogues sont aisément accessibles aux adolescents. Et pas plus que pour leur consommation, l'école n'est pas le haut lieu du commerce des drogues. Les usagers s'alimentent autant à la discothèque (20,8%) que dans un endroit fixé par un trafiquant (19,6%), à l'école (19,6%), lors de rencontres de groupes (18,1%) ou encore au hasard selon les circonstances (17,4%)[56].

Comme nous le mentionnons plus haut, à loisir important doit correspondre une offre abondante, un marché assez ouvert.

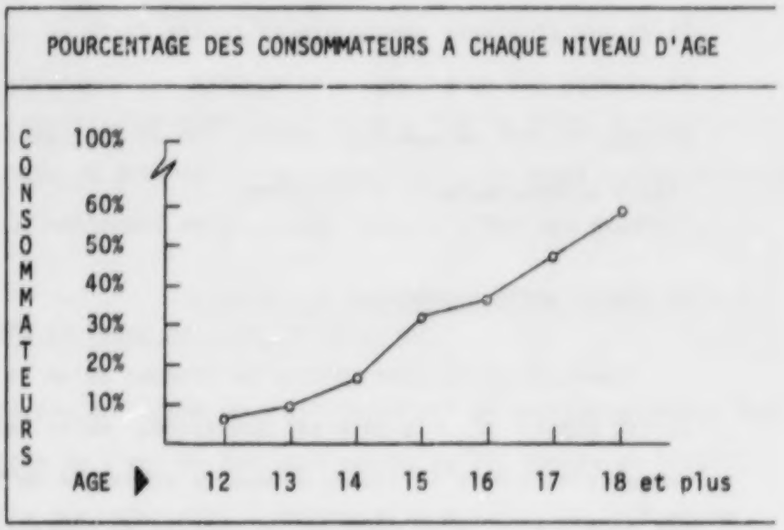
2.2. Les coordonnées socio-démographiques

Les variables identifiées comme antécédentes à l'usage des drogues jouent-elles de la même façon qu'au début des années 1970? Ou ne peut-on pas supposer qu'il y ait eu changement au cours de cette période de stabilisation, d'enracinement du phénomène?

2.2.1 La consommation de drogues selon l'âge

Cette variable intervient très fortement dans la détermination de l'usage de drogue. La figure suivante indique qu'il y a une véritable escalade de la consommation à mesure que l'âge augmente. Et le sommet du nombre des adeptes est atteint par le groupe des 18 ans et plus.

Figure 6 Pourcentages de consommateurs selon l'âge[57]



Nous ne possédons cependant pas de renseignements pour chacune des drogues utilisées comme c'était le cas en 1969 et 1971.

2.2.2 La consommation selon le sexe

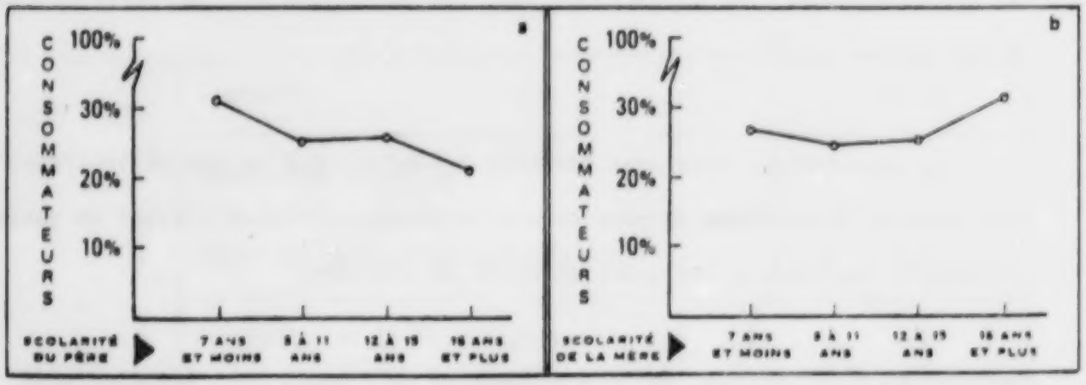
Nous avons déjà noté qu'il y avait un plus fort pourcentage de consommateurs que de consommatrices en 1968 et en 1971; Léandre Bilodeau notait, cependant, que de 1969 à 1971 le taux d'augmentation de la consommation était plus rapide chez les filles pour la majorité des droques: elles effectuaient un rattrapage. Il semble bien que nous soyons, en 1975, devant une absence de différence significative puisque l'on retrouve 25,3% des étudiants consommateurs contre 23,7% de consommatrices[58]. Les étudiantes ont donc conquis "l'égalité des chances" de faire usage de drogues et ceci en quelques années. On ne peut en dire autant de plusieurs autres secteurs d'activités...

2.2.3 Le statut socio-économique des parents

L'analyse de la consommation de droques selon la scolarité du père se lit ainsi: plus le père est scolarisé, moins les enfants usent de drogues; mais dans le cas du niveau de scolarité de la mère la courbe est tout autre: plus haut est son niveau de scolarité, plus ses fils et filles ont tendance à faire usage de drogues.

Qu'en conclure? La variable du statut socio-économique des parents ne semble pas jouer fortement sur les comportements de consommation; et ceci confirme les indications fournies par l'enquête de 1971 où l'on

Figure 7 Pourcentage de consommateurs à chaque niveau de scolarité des parents[59]



remarquait une relation significative mais faible entre la profession du père et l'usage de drogues. Tout compte fait, la seule variable socio-démographique nettement déterminante demeure l'âge des étudiants.

2.3 Un sondage dans un cégep de l'est de Montréal

Un autre son de cloche nous est donné par un sondage effectué dans un cégep francophone de l'est de Montréal auprès de 279 sujets en 1975[60]. Cette recherche n'a pas, bien sûr, l'envergure de celle de la CECM et ne porte pas sur la même population mais nous en retiendrons les indications majeures.

Les auteurs ont divisé les répondants en deux groupes: un groupe d'usagers (consommation d'une drogue au moins 3 fois par mois) et un groupe témoin (consommation nulle ou moindre que 3 fois par mois). Et on entend

par drogue "tout médicament utilisé à des fins non médicales": le cannabis, les hallucinogènes, les amphétaminiques, les anxiolytiques, les barbituriques et les narcotiques[61].

Ici encore, nous nous heurtons à l'hétérogénéité des définitions. Mais puisque le problème se pose depuis le début, allons de l'avant en gardant à l'esprit les limites indiquées en début de chapitre.

Quelques caractéristiques de la consommation de drogues chez les étudiants francophones d'un cégep de Montréal

38,7% des répondants sont identifiés comme usagers et les substances les plus utilisées sont de loin les dérivés du cannabis (100% des usagers), suivis par les hallucinogènes (52,8% des usagers), les amphétaminiques (7,4% des usagers), les anxiolytiques (6,5% des usagers), les narcotiques (1,8% des usagers) et les barbituriques (0,9% des usagers)[62]. La marijuana et le haschisch demeurent les drogues les plus populaires et les hallucinogènes semblent maintenir une cote d'amour assez élevée. Les auteurs ont soumis aux étudiants une liste de raisons pouvant rendre compte de la consommation de drogues. Les choix de ces derniers sont les suivants:

Tableau 10 Les motifs de consommation de drogues des cégépiens[63]

Euphorie	66,7%
Expérience nouvelle	13,9%
Oubli de la réalité quotidienne	9,3%
Augmentation de la créativité	5,6%
Curiosité	2,8%
Personnalité nouvelle	0,9%
Dépendance	0,9%
TOTAL	100 %

Les motifs conscients invoqués par les usagers ne laissent aucun doute sur ce que peut représenter pour eux le recours aux drogues. Et cela va dans le même sens que ce que nous affirmait Irène Poissant à propos des étudiants et étudiantes du secondaire. En outre, les étudiants de 1975 semblent se référer beaucoup moins souvent à la curiosité que leurs confrères et consoeurs du début de la décennie. N'y a-t-il pas là le signe d'un enracinement du phénomène dans les moeurs des jeunes?

Les auteurs du sondage traitent peu des variables socio-démographiques. On apprend que les répondants ont un âge moyen de 18 ans mais nous ne savons pas si l'âge est déterminant du point de vue de la consommation. Quant au sexe, il y aurait "significativement plus de garçons que de filles dans le groupe des usagers"[64].

2.4 Un bilan provisoire

Cette période du milieu des années 1970 ressemble sous plusieurs aspects à ce que nous décrivions comme profil de consommation de drogues pour le début de la décennie: les partenaires de consommation, les motifs invoqués, la facilité d'approvisionnement et les drogues les plus utilisées sont les mêmes. L'âge des jeunes intervient fortement sur leurs comportements de consommation: ils consomment davantage à mesure qu'ils vieillissent. Quant à la variable du sexe des jeunes, nous sommes devant des résultats divergents selon les ordres d'enseignement: la recherche de la CECM affirme qu'elle n'a plus d'incidence sur l'utilisation des drogues alors que l'enquête menée par Yves Lamontagne auprès de cégépiens de Montréal souligne que les garçons auraient davantage recours aux drogues que leurs camarades féminines. Enfin, le statut socio-économique des parents influe peu sur les habitudes de consommation des jeunes.

Y a-t-il eu augmentation de la consommation de 1970 à 1975? Bien qu'il faille tenir compte des variations dans les définitions de l'usager,

il semble que ce soit le cas tout au moins pour certaines drogues telles la marijuana, les hallucinogènes, les tranquillisants alors que la consommation de stimulants est à la baisse.

3. LES ANNEES 80

La fin des années 1970 et le début des années 1980 nous renverront-ils une autre image des relations que les jeunes entretiennent avec les drogues? Ici encore, nous ne pouvons tracer un portrait global mais nous tenterons de discerner des tendances et de répondre aux questions soulevées plus haut aussi souvent que cela sera possible.

Deux enquêtes ont sondé les habitudes des jeunes du secondaire: l'une a été menée auprès des étudiants d'une polyvalente de Québec à l'automne 1980[65] et une autre auprès des étudiants de onze écoles de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau en février et mars 1981[66]. Cette dernière présente l'énorme avantage de s'inspirer fortement de l'étude de la CECM (1976), ce qui facilitera la comparaison des résultats. Une troisième recherche permettra de compléter le tableau de cette période: elle concerne les étudiants d'un cégep montréalais et a été effectuée au printemps 1978[67].

3.1 La consommation de drogues au secondaire

La polyvalente de Charlesbourg

Les chercheurs recueillaient, à l'automne 1980, un questionnaire de douze questions rempli par 2323 élèves de cette institution (82% de la population étudiante). Les élèves devaient fournir des informations sur les drogues utilisées et la fréquence d'utilisation, sur le moment de la consommation et le moment de la première expérience; un groupe de trois questions visaient à identifier le sujet selon l'âge, le sexe et le niveau scolaire.

Les drogues retenues étaient: l'alcool, la colle, la marijuana et le haschisch, les tranquillisants et les stimulants et la catégorie des "drogues fortes" c'est-à-dire l'acide, la cocaïne, la mescaline, le P.C.P., etc. D'autre part, les usagers ont été classés selon la fréquence de consommation: le consommateur régulier est celui qui recourt à l'un ou l'autre produit tous les jours ou quelques fois par semaine; l'usager occasionnel, celui qui prend l'une ou l'autre substance quelques fois par mois; une autre catégorie regroupe les étudiants qui ont essayé quelques fois (1 essai ou quelques essais de l'une des drogues); et enfin les non-usagers[68].

Les écoles de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau

L'enquête effectuée par le Centre des services sociaux de cette région s'est largement appuyée sur l'expérience d'Irène Poissant (CECM 1976).

Aussi, non seulement les auteurs scrutent-ils les habitudes de consommation mais ils traitent également des variables de contexte: le milieu familial, le milieu scolaire...

Des 853 questionnaires remplis, 843 ont été retenus. La liste des substances consommées est la même que celle que proposait Irène Poissant sauf qu'on y a ajouté les champignons. Les catégories d'usagers sont ainsi définies: le consommateur régulier a recours à l'un des produits tous les jours ou presque et même plusieurs fois au cours de la même journée, ou presque toutes les semaines, alors que le consommateur occasionnel utilise l'un des produits lorsqu'il se présente un événement (fête, anniversaire, party)[69]. On notera que les auteurs donnent plus d'extension à la notion d'usager régulier que ne le faisaient les chercheurs de la CECM. Pour ces derniers est usager régulier l'étudiant qui prend l'une ou l'autre drogue tous les jours ou presque et même plusieurs fois par jour[70].

3.1.1 La fréquence de la consommation des différentes drogues

L'alcool est à la fois la drogue la plus expérimentée (73% des répondants) et la drogue préférée des usagers réguliers (21% des répondants); mais elle est suivie de très près par les dérivés du cannabis (marijuana et haschisch) qui retiennent 18% d'usagers réguliers; puis loin derrière, les drogues "fortes" (3% d'usagers réguliers) et les tranquillisants et stimulants (3% d'usagers réguliers) et la colle (3% d'usagers réguliers).

La polyvalente de Charlesbourg

Tableau 11 Fréquence de la consommation de drogues[71]

Type de drogue	Tous les jours	Quelques fois par semaine	Quelques fois par mois	J'ai essayé quelques fois	Jamais	TOTAL
Alcool	2%	19%	33%	19%	27%	100%
Colle	1%	2%	2%	7%	88%	100%
Marijuana Haschisch	5%	13%	9%	11%	62%	100%
Acide, mescaline, cocaïne, P.C.P.	1%	2%	5%	10%	82%	100%
Tranquillisants stimulants	1%	2%	4%	9%	84%	100%

Les écoles de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau

Figure 8 Nombre et pourcentage d'élèves utilisant occasionnellement ou régulièrement ou très souvent chaque type de drogue[72]

TYPE DE DROGUE	NOMBRE D'UTILISATEURS	NOMBRE D'ELEVES	POURCENTAGE
Alcool	697	832	83,8
Haschich	156	785	19,9
Marijuana	134	781	17,2
Stimulants	66	775	8,5
Tranquillisants	56	766	7,3
Acide	45	778	5,8
Champignons	38	776	4,9
Solvants	24	777	3,1
Mescaline	20	776	2,6
Hypnotiques	16	759	2,1
Héroïne	13	775	1,7

Figure 9 Nombre et pourcentage de consommateurs réguliers (une consommation tous les jours ou presque toutes les semaines) pour chaque type de drogue[73]

TYPE DE DROGUE	NOMBRE D'UTILISATEURS	NOMBRE D'ELEVES	POURCENTAGE
Alcool	214	832	25,7
Haschich	51	785	6,5
Marijuana	43	781	5,5
Acide	12	778	1,5
Stimulants	9	775	1,2
Tranquillisants	8	766	1,0
Champignons	8	776	1,0
Solvants	6	777	0,8
Héroïne	4	775	0,5
Mescaline	2	776	0,3
Hypnotiques	1	759	0,1

Tout comme c'était le cas à la polyvalente de Charlesbourg, l'alcool est le produit le plus expérimenté et le plus souvent utilisé par les consommateurs réguliers; viennent ensuite les dérivés du cannabis et loin derrière l'acide, les stimulants, les tranquillisants et les autres substances.

Bien que les auteurs de la CECM, ceux de la régionale Jean-Talon et ceux du CSS du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau ne définissent pas exactement de la même façon les usagers réguliers de drogues, il semble que certains recoupements soient possibles sans grande distorsion des données.

On se souvient qu'Irène Poissant désignait comme consommateur régulier de drogues l'étudiant qui utilisait tous les jours ou presque tous les jours l'une ou l'autre drogue; l'équipe de recherche de la polyvalente de Charlesbourg, pour sa part, définit ainsi le consommateur régulier: tout étudiant qui a recours à l'une ou l'autre drogue tous les jours ou quelques fois par semaine. Les définitions sont, somme toute, assez proches l'une de l'autre; quant à l'enquête du CSS du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau, nous nous servirons des résultats détaillés fournis en annexe[74]; et si nous comparons les résultats de ces trois enquêtes nous obtenons le tableau suivant:

Tableau 12 Pourcentages des usagers réguliers en 1976, 1980, 1981

DROGUES	ETUDIANTS DE LA CECM (1976) (tous les jours ou presque tous les jours)	ETUDIANTS DE LA POLYVALENTE DE CHARLESBOURG (1980) (tous les jours ou quelques fois par semaine)	ETUDIANTS DE LA REGION DU SAGUENAY LAC-ST-JEAN (1981) (tous les jours ou presque)
Alcool	8,7%	21%	2,9%
Marijuana	8,2%	18%	1,3%
Haschisch	6,3%		1,8%
Acide	0,8%	3%	0,3%
Mescaline	2,4%		0,1%
Héroïne	0,2%		0,3%
Solvants	0,6%	3%	0,1%
Tranquillisants	0,7%	3%	0 %
Stimulants	0,6%		0,1%

Ce qui étonne, au premier abord, ce sont les pourcentages excessivement bas des consommateurs réguliers dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau. Pourtant, lorsque l'on compare les pourcentages des consommateurs toutes catégories, nous obtenons des taux d'usagers plus élevés dans cette région pour presque toutes les drogues; et les auteurs du rapport de recherche affirment avoir bien informé les répondants sur la signification exacte des termes occasionnellement, régulièrement et très souvent[75]. Si nous nous en tenons strictement aux résultats de l'enquête, ces étudiants et étudiantes seraient de moins gros

Tableau 13 Pourcentages d'étudiants utilisant occasionnellement ou régulièrement ou très souvent chaque type de drogue

DROGUES	CECM - 1976	SAGUENAY-LAC-SAINT-JEAN CHIBOUGAMAU - 1981
Alcool	68,7%	83,8%
Haschisch	15,5%	19,9%
Marijuana	19,2%	17,2%
Stimulants	3,4%	8,5%
Tranquillisants	5,8%	7,3%
Acide	2,7%	5,8%
Champignons	–	4,9%
Solvants	1,6%	3,1%
Mescaline	9,6%	2,6%
Hypnotiques	3,4%	2,1%
Héroïne	0,5%	1,7%

usagers de drogues que leurs camarades des régions de Montréal (1976) et de Québec (1980). Il est possible que ce phénomène soit une conséquence d'un tissu urbain moins dense.

Si l'on pouvait, il y a dix ans, parler de situation marginale quand on évoquait l'utilisation des drogues, il n'en est plus ainsi aujourd'hui: ces marginaux, adeptes réguliers de l'un ou l'autre produit, représentent autour de 20% des étudiants d'une polyvalente de Québec. En 1975, Irène Poissant évaluait à 25% des étudiants du secondaire les usagers réguliers (utilisation chaque jour ou presque) d'au moins une drogue y compris la cigarette[76].

Bien que ces résultats ne soient pas généralisables aux élèves du secondaire à travers le Québec, il nous reportent à une réalité qui ne saurait être évaluée comme exceptionnelle, même s'il est probable que la situation soit variable d'une école à une autre ou d'une région à une autre; c'est ainsi, pensons-nous, qu'il convient de lire les écarts entre la consommation dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau et la consommation dans les régions de Montréal et de Québec.

Un petit retour en arrière peut nous apporter une autre mesure de l'importance du phénomène.

Les expérimentateurs, c'est-à-dire les jeunes qui ont déjà utilisé l'une ou l'autre substance, se distribuent ainsi en 1980[77] dans une école secondaire: 73% ont déjà pris de l'alcool, 13% de la colle, 38% des dérivés du cannabis, 18% de l'acide, de la mescaline, de la cocaïne ou du P.C.P., et 16% des tranquillisants ou des stimulants. Il est impossible de comparer ces informations avec les taux d'expérimentation de 1975 puisque ces données sont inexistantes dans l'enquête de la CECM, mais tentons un retour en 1971: 55,4% des étudiants du secondaire et du collégial de l'Ile de Montréal avaient utilisé de l'alcool au moins une fois au cours des six derniers mois, 23% de la marijuana, 1,6% de la colle, 8,1% du LSD, 7,7% des hallucinogènes autres que le LSD, 10,5% des tranquillisants, et 8,1% des stimulants.

3.1.2 Les produits utilisés

Autant chez les expérimentateurs que chez les adeptes réguliers, l'alcool est le produit le plus recherché: en 1980 (polyvalente de Charlesbourg), plus d'un adolescent sur cinq en consomme tous les jours ou quelques fois par semaine; ce qui indiquerait que le nombre d'usagers réguliers d'alcool aurait plus que doublé depuis 1975, le recours aux dérivés du cannabis occupe un confortable deuxième rang alors que les autres drogues suivent de loin.

3.1.3 Dans quelles circonstances les étudiants utilisent-ils les drogues?

Les informations dont nous disposons sur les partenaires de consommation et les endroits de consommation ne concernent que les trois drogues les plus populaires: l'alcool, la marijuana et le haschisch.

Tout comme c'était le cas en 1975, les jeunes des écoles secondaires du Saguenay-Lac-Saint-Jean recherchent majoritairement la compagnie de leur groupe d'amis quand ils utilisent des drogues. Les membres de leur famille constituent, pour les buveurs occasionnels d'alcool, un deuxième choix et les autres partenaires ont beaucoup moins d'importance.

Tableau 14 Le partenaire habituel des consommateurs d'alcool, de marijuana et de haschisch (en pourcentage)[78]

PARTENAIRES	ALCOOL		MARIJUANA		HASCHISCH	
	Consommateurs		Consommateurs		Consommateurs	
	Occ.	Rég.	Occ.	Rég.	Occ.	Rég.
Seul(e)	0,5	0,8	0	0	0	0
Avec un trafiquant	0	0,5	5,4	2,3	3,5	2,7
Avec des membres de ma famille	38,4	7,7	5,4	5,7	8,8	6,3
Avec un groupe d'amis	54,6	84,6	70,3	75	70,2	77,7
Avec des compagnons d'école	4,4	3,2	10,8	11,4	12,3	8,9
Autres	2,1	3,2	8,1	5,6	5,2	4,4
TOTAL	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %

OÙ consomme-t-on?

Les lieux privilégiés de consommation des dérivés du cannabis demeurent les lieux publics et "une maison privée autre que chez moi", tout comme en 1975. Quant à l'alcool, on le consomme en 1981 davantage dans les lieux publics que chez soi, même si on est consommateur occasionnel.

Tableau 15 L'endroit habituel de consommation d'alcool, de marijuana et de haschisch[79] (en pourcentage)

ENDROITS	ALCOOL		MARIJUANA		HASCHISCH	
	Consommateurs		Consommateurs		Consommateurs	
	Occ.	Rég.	Occ.	Rég.	Occ.	Rég.
Chez soi	30,8	6,5	2,8	4,7	5,8	4,7
A l'école	1,4	0,9	16,8	7	9,6	3,8
Dans les lieux publics	46,9	81	33,3	66,3	42,3	63,2
Dans une maison privée autre que chez toi	15,2	9,3	30,6	12,8	28,9	17
Ailleurs	5,7	2,3	16,5	9,2	13,4	11,3
TOTAL	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %	100 %

Nous compléterons ces informations par quelques indications sur le moment de la consommation des étudiants de la polyvalente de Charlesbourg. Les données portent sur l'alcool et l'utilisation de l'une ou l'autre drogue. Les adolescents boivent de l'alcool surtout au cours des fins

de semaine (57%), le soir (10%) et seulement 2% d'entre eux durant le jour[80]. Quant à la consommation de drogues autres que l'alcool, ils les utilisent aussi surtout les fins de semaine (23%), le soir (9%) et le jour (6%)[81].

3.1.4 Les motifs de consommation

Si le nombre de consommateurs occasionnels ou réguliers semble avoir considérablement augmenté depuis la fin des années soixante, les motifs justifiant l'utilisation des drogues demeurent les mêmes. Les étudiants de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau ont indiqué les choix suivants:

Tableau 16 Raisons invoquées pour consommer des drogues*[82]

RAISONS	Antérieurement	Présentement
Pour oublier des chicanes de famille	6,2%	4,3%
Pour oublier des échecs scolaires	3,3%	3,4%
Pour être moins gêné(e) et plus à l'aise en groupe	19,5%	22,3%
Pour éprouver de nouvelles sensations	12 %	12,3%
Pour le plaisir, la réaction, l'émotion	27,5%	41,9%
Par curiosité, désir d'en faire l'expérience	29,6%	7,1%
Parce que mes amis(es) en prennent	11,2%	9,7%
Parce que je m'ennuie, il n'y a rien d'autre à faire	[illegible] %	7,2%
Autres	11,1%	14,6%

* La somme des pourcentages ne totalise pas 100% en raison de la possibilité de plusieurs choix.

La curiosité, on le comprend, tient la première place au cours des premières expériences mais elle la cède "au plaisir, à la réaction, à l'émotion" une fois l'expérimentation faite. Une troisième raison se détache de la liste des motifs: être moins gêné et plus à l'aise en groupe.

3.1.5 L'approvisionnement

Les trois drogues les plus utilisées sont faciles à obtenir: l'alcool (94,6%), la marijuana (85,7%), le haschisch (83,8%) alors qu'il semble difficile de se procurer de la mescaline (68,7%), de l'héroïne (68,1%)[83]. Les sources d'approvisionnement sont, pour l'alcool, le tavernier, les parents, les amis et l'épicier. "Les "pushers" et les amis sont de loin les plus importants fournisseurs de drogues illicites"[84].

Ces résultats concernant les motifs de consommation et les sources d'approvisionnement vont dans le même sens que ce que nous révélait la recherche de la CECM (1976).

3.2 Les coordonnées socio-démographiques

Les variables antécédentes à l'usage de drogues renverront-elles le même profil de consommation qu'antérieurement? On se souvient qu'en 1975, seul l'âge était nettement déterminant.

3.2.1 La consommation selon l'âge

Selon l'enquête menée par le Centre des services sociaux du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau, l'utilisation des drogues suit une courbe ascendante à mesure que l'âge des étudiants augmente de 12 à 18 ans et les plus fortes hausses se situent entre 14 et 15 ans et 16 et 17 ans. Le plus fort pourcentage est atteint à 18 ans.

Tableau 17 Consommation selon l'âge (en pourcentage)[85]

Consommation	AGE							
	12 ans	13 ans	14 ans	15 ans	16 ans	17 ans	18 ans	plus de 18 ans
Consommateurs réguliers	0	1,8	9	25,7	33	46,2	55,6	35,7

Et "la proportion reste à peu près la même si on considère seulement la consommation d'alcool ou seulement la consommation des autres drogues illicites"[86].

De façon générale, la même constatation s'impose au sujet des étudiants de la polyvalente de Charlesbourg: 32% des adolescents de 14 ans ont déjà consommé une drogue alors que 53% des plus de 18 ans l'ont déjà fait. Il faut cependant faire une exception: les pourcentages d'usagers de colle varient peu. En outre, les plus gros consommateurs d'alcool,

de tranquillisants et de stimulants ont 18 ans et plus. Les groupes 18 ans et 18 ans et plus sont les adeptes les plus réguliers des dérivés du cannabis[87].

Tableau 18 Consommation des diverses drogues en fonction de l'âge[88]
(Etudiants ayant déjà utilisé une des drogues)

AGES / DROGUES	14 ans	15 ans	16 ans	17 ans	18 ans	Plus de 18 ans
Colle	14%	11%	11%	12%	15%	14%
Marijuana, haschisch	28%	23%	40%	44%	44%	47%
Acide, cocaïne, mescaline, P.C.P.	13%	14%	18%	22%	23%	26%
Tranquillisants, stimulants	16%	15%	16%	17%	21%	25%
Alcool	64%	67%	76%	78%	79%	79%

3.2.2 La consommation selon le sexe

Au début des années 1970, les différences d'utilisation de drogues selon le sexe étaient importantes mais disparaissaient, au secondaire, en 1975 (CECM). Le début des années 1980 renverse partiellement cette affirmation: l'une des recherches indique que les garçons reprennent le haut du pavé des consommateurs réguliers avec un score de 33,5% contre 24,3% pour les filles. Cependant, ces dernières ont recours aux drogues plus tôt, mais sont dépassées par leurs camarades masculins dès la

quinzième année[89]; les écarts les plus importants concernent les jeunes de 18 ans et 18 ans et plus; ce dernier groupe d'âge ne fait appel qu'à 6 répondantes, ce qui impose des réserves quant à la signification de ces données.

Tableau 19 Consommation selon l'âge et le sexe (en pourcentage) CSS du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau[90]

	12 ans	13 ans	14 ans	15 ans	16 ans	17 ans	18 ans	Plus de 18 ans
Consommateurs	0	0	7,9	30	35,7	51,5	67,5	36,8
Consommatrices	0	3,3	10,1	22,1	30,5	39,7	34,8	50

L'autre recherche dont nous disposons pour la même période confirme les résultats de 1975 selon lesquels il n'y aurait pas de différence significative de consommation attribuable au sexe tant pour l'alcool que pour les autres drogues[91].

Que penser de ces divergences? Seraient-elles dues à des particularités régionales? Cela se pourrait bien puisque ces divergences (le nombre de consommateurs réguliers et l'incidence discriminante du sexe sur la consommation) sont présentes dans l'enquête du CSS du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Nous ne pouvons malheureusement pas donner de réponse plus complète à cette question à partir des informations dont nous disposons.

3.2.3 Le statut socio-économique des parents

Les mêmes réserves s'imposent qu'en 1975 quand il s'agit de voir si le revenu des parents joue sur la consommation de drogues, car un fort pourcentage (60%) d'élèves disent ne pas pouvoir l'évaluer[92]. Il semble qu'il y ait une légère hausse des consommateurs à mesure que le revenu du père augmente. D'autre part, la scolarité des parents ne semble pas intervenir de manière significative sur la consommation de leurs enfants[93].

Exception faite des étudiants de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau qui auraient davantage recours aux drogues que leurs consoeurs, la seule variable socio-démographique nettement déterminante de l'usage de drogues demeure l'âge des adolescentes et des adolescents. Et ces résultats convergent avec ceux des enquêtes antérieures.

3.2.4 La consommation selon le secteur d'étude

Avant de conclure sur ces informations, nous allons insérer, ici, quelques données qui concernent la consommation de drogues selon le secteur d'étude. Les enquêtes n'ont pas toutes retenu cette variable, mais nous croyons utile de la traiter afin d'identifier le plus possible, à l'intérieur des institutions, les catégories d'individus susceptibles d'avoir recours aux drogues.

Les deux recherches les plus récentes s'y sont arrêtées et leurs résultats convergent: au secondaire, on retrouve plus d'usagers et plus d'usagers réguliers dans le secteur d'enseignement professionnel que dans le secteur d'enseignement général.

Tableau 20 Consommation de drogue selon le secteur d'enseignement (en pourcentage) CSS du Saguenay-Lac-Saint-Jean[94]

CONSOMMATION	Secteur d'enseignement			
	Général	Professionnel long	Professionnel court	Autres
Consommateurs	23,3	43,8	43,5	20,7
Non-consommateurs	76,7	56,2	56,5	79,3
Nombre d'élèves	566	128	108	29
TOTAL	100	100	100	100

Si on exclut l'alcool, l'écart entre les deux secteurs est encore plus grand; ainsi, le secteur professionnel long compte plus de 14% d'usagers réguliers (consommation tous les jours ou presque, ou presque toutes les semaines), le secteur professionnel court 18% contre 6,9% pour le secteur général[95]. L'enquête menée dans une école polyvalente de Québec confirme cette tendance sauf dans le cas de la consommation de colle, de stimulants et de tranquillisants[96].

A peu près à la même période, un sondage effectué dans un cégep de Montréal révèle lui aussi des différences de comportement face aux drogues selon le secteur d'étude. Les habitudes de consommation se lisent ainsi:

Tableau 21 Consommation d'alcool et de drogues selon les secteurs d'enseignement (en pourcentage)[97]

	Sciences	Sciences humaines	Arts et lettres	Techniques et autres
Non-consommateurs d'alcool	35,4	24,4	23,4	29,6
Consommateurs non-alcooliques	58,4	62,9	67,5	63,2
Consommateurs alcooliques	6,2	12,7	9,1	7,2
TOTAL	100	100	100	100
Non-consommateurs de drogues	82,1	61,0	70,1	82,5
Consommateurs de drogues	17,9	39,0	29,9	17,5
TOTAL	100	100	100	100

Les variations sont importantes d'un secteur à l'autre; les pourcentages sont presque deux fois plus élevés chez les étudiants et chez les étudiantes en sciences humaines que chez leurs camarades en sciences et en techniques tant pour la consommation de drogues que pour la consommation abusive d'alcool.

3.3 Un sondage dans un cégep de l'est de Montréal

Pour compléter ce tableau, nous ferons appel au sondage effectué par Yves Lamontagne et ses collaborateurs auprès de 1654 cégépiens d'une institution de l'est de Montréal au printemps 1978[98]. Les auteurs accordent beaucoup d'importance à l'ingestion d'alcool et à l'alcoolisme chez les jeunes.

Ils retiennent la définition du consommateur alcoolique élaborée par l'association américaine de psychiatrie[99] et divisent ainsi en trois groupes la population étudiée: les non-consommateurs, les consommateurs non-alcooliques et les consommateurs alcooliques. Dans un second article, ils analysent les relations entre l'usage d'alcool et l'usage de drogues. Ainsi, des 1654 jeunes adultes (l'âge moyen est de 18 ans), 26,9% sont non-consommateurs, 62,2% consommateurs non-alcooliques et 8,2% consommateurs alcooliques. Le taux d'alcoolisme est beaucoup plus élevé chez les garçons que chez les filles (14,6% contre 3,2%) et ces buveurs ont commencé à boire plus tôt que leurs camarades non-alcooliques (14.4 ans contre 15.3). Et, alors que les usagers non-alcooliques dépensent 9,50 $ par mois en alcool, il en coûte presque 3 fois plus cher aux jeunes alcooliques. Les motifs invoqués diffèrent aussi d'un groupe à l'autre: le consommateur alcoolique recherche une sensation de bien-être (49,2%), l'oubli de la réalité (9,1%), la possibilité de se calmer (6,6%), alors que l'usager non-alcoolique choisira les raisons suivantes: la sensation de bien-être (28,3%), l'imitation des amis (11,6%) et la curiosité (6,6%)[100].

Les chercheurs évaluent à 23,5% le taux des consommateurs (c'est-à-dire l'individu qui a recours à l'une des drogues plus de 3 fois par mois) de drogues autres que l'alcool[101]. Les produits les plus recherchés sont les dérivés du cannabis (86,9% des usagers), les hallucinogènes (17,7% des usagers), la cocaïne (7,2% des usagers). Les raisons pour lesquelles on recourt à ces substances sont, dans l'ordre: l'euphorie, la curiosité,

l'expérience personnelle. Il existe, d'autre part, "une association statistique très significative entre la consommation d'alcool et l'utilisation de drogues"[102].

Et enfin, si l'on se reporte au sondage effectué en 1975 par les mêmes auteurs dans le même cégep, on constate qu'il y a baisse de la consommation de drogues (exception faite de l'usage de la cocaïne) et hausse de la consommation d'alcool. Ce qui fait dire aux enquêteurs que "la sous-culture de la drogue fait de plus en plus place à une toxicomanie plus traditionnelle, l'alcoolisme"[103].

3.4 Un bilan provisoire

L'usager de drogues des années 80 partage plusieurs caractéristiques avec ses prédécesseurs: il recherche les mêmes produits (surtout l'alcool et les dérivés du cannabis) et s'approvisionne en marijuana et en haschich très facilement auprès de "pushers" et d'amis. La consommation se fait entre amis, surtout dans les lieux publics et il veut connaître le plaisir et l'émotion que procurent ces substances. La variable de l'âge intervient dans le même sens qu'en 1975; les groupes de 18 ans et 18 ans et plus atteignent les sommets de la consommation, et le statut socio-économique des parents semble, ici aussi, peu déterminant. Quant à la variable du sexe, elle nous renvoie à des résultats contradictoires: selon l'enquête menée auprès des élèves de la polyvalente de Charlesbourg, les filles auraient recours aux drogues autant que les garçons,

mais les chercheurs du CSS du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau notent une nette différence de comportement selon le sexe: les garçons consommeraient davantage que leurs consoeurs. Nous ne pouvons malheureusement pas expliquer ce phénomène à partir des informations que nous détenons. Nous ne pouvons que l'enregistrer. Par ailleurs, les habitudes de consommation sont très variables selon le secteur d'étude tant au secondaire qu'au collégial.

Et, si nous tentons de voir s'il y a eu augmentation de la consommation de drogues de 1975 à 1980, nous sommes placés devant le même dilemme; selon les résultats de la recherche menée dans la région de Québec, la hausse de la consommation est nette et importante dans le cas des deux drogues les plus utilisées; en effet, plus d'un cinquième des jeunes du secondaire recourent au moins à une drogue tous les jours ou quelques fois par semaine. Les données recueillies dans les écoles secondaires de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau renvoient une toute autre image: les pourcentages de ceux qui utilisent l'une ou l'autre drogue tous les jours ou presque tous les jours sont très faibles, aucun ne dépassant 3%; et même si nous élargissons la définition du consommateur régulier (consommation tous les jours ou presque toutes les semaines), les pourcentages sont soit très légèrement supérieurs, soit inférieurs (marijuana et haschich) à ceux de 1976, exception faite de l'alcool. Les étudiants et les étudiantes de cette région semblent bien être de moins grands consommateurs de drogues que leurs camarades de la région de Québec. Pour sa part, Yves Lamontagne note en 1978 une diminution de la consommation de drogues et une augmentation de la consommation d'alcool chez les jeunes qui fréquentent un cégep de Montréal.

NOTES

1. Léandre Bilodeau, La consommation de drogues chez les étudiants du secondaire et du collégial de l'Ile de Montréal, en 1969 et en 1971, OPTAT, Service de la Recherche, 1971, 220 p.
2. Danier Monnier, Les étudiants du Québec et les drogues hallucinogènes, Ministère de l'Education, Gouvernement du Québec, mars 1970.
3. Irène Poissant et Manuel Crespo, La consommation des drogues chez les jeunes du secondaire, CECM, Service des Etudes, juin 1976, 221 p.
4. Yves Lamontagne, Johanne Vandal et Léon Tétreault, "Milieu familial, habitudes sociales et aspirations d'étudiants usagers et non-usagers de drogues" L'Union médicale du Canada, juin 1975.
5. Yves Lamontagne, Léon Tétreault et Richard Boyer, "Consommation d'alcool et de drogues chez les étudiants", L'Union médicale du Canada, Tome 108, no 3, mars 1979, avril 1979, mai 1979.
6. Diane Bourgault, Jacques Caron, Suzanne Forgues, Sylvie Fortin et André Lessard, Etude sur la consommation de drogues et d'alcool à la polyvalente de Charlesbourg, Commission régionale Jean-Talon, novembre 1981, 52 p., Lucie Bilodeau, Daniel Riverin, Donald Tremblay, Daniel Turcotte et Grégoire Ruel, La consommation des drogues chez les étudiants de onze écoles secondaires de la région Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau, CSS du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau, 2 août 1981, 93 p.
7. C'est le cas du texte d'Irène Poissant et de Manuel Crespo ainsi que de la recherche faite à la polyvalente de Charlesbourg.
8. C'est le cas des recherches d'Yves Lamontagne.

9. C'est le cas des enquêtes effectuées par Léandre Bilodeau et Daniel Monnier.
10. Daniel Monnier, op. cit.
11. Léandre Bilodeau, op. cit.
12. Yves Lamontagne et al., op. cit., Irène POISSANT et Manuel CRESPO et l'équipe de recherche de la Commission régionale Jean-Talon.
13. Daniel Monnier, op. cit.
14. R.G. Smart et autres, Méthodologie pour des enquêtes sur l'usage des drogues chez les étudiants, Organisation mondiale de la santé, Genève, 1980.
15. Léandre Bilodeau, op. cit.
16. Lucien Laforest, La consommation de drogues chez les étudiants du secondaire et du collégial de l'Ile de Montréal, Office de la prévention et du traitement de l'alcoolisme et des autres toxicomanies (OPTAT), Québec, 1969.
17. En 1969, l'enquête a rejoint 4 509 sujets et 7 417 en 1971.
18. Daniel Monnier, op. cit.; cette enquête a rejoint 8 518 jeunes.
19. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 27. Nous retrouvons de légères différences entre ces affirmations et les données du tableau 1; ceci est dû à des corrections qui rendent les échantillons de 1969 et de 1971 strictement comparables.
20. Idem, p. 125.
21. Idem, p. 29. Remarquons l'absence de mention de haschisch ce qui conduit probablement à une sous-estimation du nombre de consommateurs.

22. Daniel Monnier, op. cit., p. 5.
23. Idem, p. 13.
24. Idem, p. 7.
25. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 28.
26. Idem, p. 34-35.
27. Daniel Monnier, op. cit., p. 6-8.
28. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 29.
29. Idem, p. 137-138.
30. Idem, p. 141.
31. Daniel Monnier, op. cit., p. 11.
32. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 145-151.
33. Idem, p. 159.
34. Irène Poissant, op. cit., p. 83.
35. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 43-44.
36. Daniel Monnier, op. cit., p. 15.
37. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 64.
38. Idem, p. 47.
39. Idem, p. 49.
40. Daniel Monnier, op. cit., p. 15-16.
41. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 86.
42. Irène Poissant et Manuel Crespo, op. cit.
43. Yves Lamontagne et al., op. cit.
44. Irène Poissant, op. cit., p. 68-69.
45. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 34-35.

46. Irène Poissant, op. cit., p. 76.
47. Idem, p. 85.
48. Idem, p. 79.
49. Idem, p. 79
50. Idem, p. 109.
51. Idem, p. 109.
52. Damien Gagnon, "L'école, pas un nid de drogue", Le Soleil, 28 novembre 1981.
53. Irène Poissant, op. cit., p. 119.
54. Idem, p. 102.
55. Idem, p. 103.
56. Idem, p. 106.
57. Idem, p. 85.
58. Idem, p. 84.
59. Idem, p. 91.
60. Yves Lamontagne, Johanne Vandal et Léon Tétreault, op. cit.
61. Idem, p. 890.
62. Idem, p. 891.
63. Idem, p. 891.
64. Idem, p. 892.
65. Diane Bourgault et al., on. cit.
66. Lucie Bilodeau et al., op. cit.
67. Yves Lamontagne et al., op. cit.
68. Diane Bourgault et al., op. cit., p. 46.
69. Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 19.

70. Irène Poissant et al., op. cit., p. 68-69.
71. Diane Bourgault et al., op. cit., p. 19, 26, 27, 29, 31.
72. Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 23.
73. Idem, p. 24.
74. Idem, annexe IV.
75. Idem, p. 18.
76. Irène Poissant et al., op. cit., p. 82.
77. Diane Bourgault et al., op. cit., p. 19, 26, 27, 29, 31.
78. Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 42.
79. Idem, p. 43.
80. Diane Bourgault et al., op. cit., p. 21.
81. Idem, p. 24
82. Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 33.
83. Idem, p. 30-31.
84. Idem, p. 32.
85. Idem, p. 26.
86. Idem, p. 26.
87. Diane Bourgault et al., op. cit., p. 23.
88. Idem, p. 19, 20, 26, 28, 31.
89. Idem, p. 19, 26, 28, 30, 31.
90. Lucie Bilodeau, op. cit., p. 27.
91. Diane Bourgault et al., op. cit., p. 20, 23.
92. Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 46.
93. Idem, p. 47-48.

94. Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 29, 30.

95. Idem, p. 30.

96. Diane Bourgault et al., op. cit., p. 38.

97. Yves Lamontagne et al., op. cit., mai 1979, p. 2.

98. Yves Lamontagne et al., op. cit., mars 1979, avril 1979.

99. Idem, mars 1979, p. 1

"Sont considérés comme alcooliques les sujets dont la fréquence de consommation appartenait à l'une des trois catégories suivantes: 1) l'utilisation excessive d'alcool: le sujet s'intoxique au moins 4 fois par année; 2) utilisation excessive habituelle d'alcool: le sujet s'enivre plus de 12 fois par année ou est sous l'influence de l'alcool, sans être ivre, plus d'une fois par semaine; 3) dépendance à l'alcool: le sujet est incapable de se passer d'alcool pendant une journée, ou il boit énormément pendant 3 mois ou plus, ou encore il présente des symptômes de sevrage".

100. Idem, p. 1 - 4.

101. Yves Lamontagne et al., op. cit., avril 1979. Est considéré comme consommateur régulier l'adolescent qui utilise une drogue au moins 3 fois par mois.

102. Idem, p. 1, 2.

103. Idem, p. 3, 4.

Chapitre III

LES VARIABLES CONTEXTUELLES DE LA CONSOMMATION DE DROGUES: ANALYSE DE RESULTATS D'ENQUETES

Introduction

La description des habitudes de consommation de drogues chez les jeunes laisse pourtant plusieurs autres aspects de la question dans l'ombre. Il ne fait pas de doute, par exemple, que les éducateurs et les parents s'interrogent sur les causes et les conséquences de ces comportements: ainsi, certains traits de l'organisation et de la vie familiale prédisposeraient-ils les jeunes à la consommation de drogues? Et peut-on identifier des effets spécifiques de cette utilisation sur la vie scolaire et sur la vie de loisir des adolescents et des adolescentes?

Une fois encore il ne faut pas espérer des réponses complètes à ces questions, même si presque toutes les recherches[1] déjà mentionnées traitent des aspects contextuels de la consommation de drogues.

1. LE MILIEU FAMILIAL EST-IL A METTRE EN CAUSE?

Les enquêteurs ont abordé la dimension familiale par le biais de questions au sujet de la cohabitation des parents, de la modalité de résidence des jeunes, de la consommation de drogues par les autres membres de la famille, de la tolérance des parents vis-à-vis de l'utilisation de ces produits et enfin de l'isolement des jeunes et de l'autoritarisme des parents.

1.1 La cohabitation des parents

Le fait que les parents vivent ou non ensemble a-t-il une incidence sur la consommation de drogues par les jeunes? L'enquête de M. Bilodeau (1971) révèle que les adolescents et adolescentes "dont les parents vivent ensemble sont toujours les moins susceptibles de consommer des drogues"[2], bien qu'il n'existe pas de relation significative entre ces deux variables dans le cas de l'alcool, des stimulants, de la colle et des autres solvants. Les résultats obtenus par Yves Lamontagne (1975) vont dans le même sens: "la population des usagers présente un plus grand nombre de parents qui ne vivent pas ensemble pour des raisons de divorce ou de décès. La séparation, étape moins avancée que le divorce, se retrouve plus fréquemment chez les parents des témoins"[3]. Les mêmes auteurs (1979) arrivent à des conclusions semblables concernant l'alcool: "les consommateurs alcooliques ont relativement plus de parents séparés (5,9%) et divorcés (8,8%) que les consommateurs non-alcooliques (2,8% et 4,5%)"[4].

Nous ne possédons malheureusement aucune information à ce sujet dans les autres recherches.

1.2 Les modalités de résidence des jeunes

Les modalités de résidence des étudiants et étudiantes nous renverront-elles la même image? Certains chercheurs établissent une relation positive mais faible lorsque les étudiants et étudiantes vivent seuls ou avec des camarades[5] (1970), une relation positive mais sujette à nuance dans le cas de

l'alcool, de la marijuana, des stimulants et des tranquillisants lorsque les jeunes n'habitent ni avec leur mère ni avec leur père[6]; (1971) enfin, on note une absence de relation dans les enquêtes les plus récentes[7] (1976, 1981).

1.3 La consommation de drogues par les frères et les soeurs

L'utilisation de drogues par les étudiants et étudiantes interrogés a-t-elle un rapport avec la consommation de ces substances par leurs frères ou leurs soeurs? La relation est, ici, clairement significative autant en 1971 qu'en 1981. En effet, Léandre Bilodeau (1971) affirme que la variable consommation de marijuana ou de colle par les frères ou les soeurs "est significativement reliée au fait de consommer ou de ne pas consommer les diverses drogues étudiées"[8]. Les auteurs de la recherche effectuée dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean soutiennent, pour leur part, que "les jeunes issus d'un milieu familial où il y a des frères et soeurs qui consomment régulièrement, sont plus susceptibles d'être, eux aussi, des consommateurs réguliers. Ainsi, sur 181 jeunes issus d'un milieu familial où des frères et des soeurs consomment, 61,9% de ceux-ci sont eux-mêmes des consommateurs réguliers tandis que cette proportion est de seulement 18,1% chez les jeunes issus d'un milieu familial où les frères et les soeurs sont non-consommateurs[9].

1.4 La consommation de drogues par les parents

Les parents utilisateurs de drogues sont-ils en position d'influencer ou de favoriser la consommation chez leurs enfants?

Ici encore, les informations concordent presque tout à fait: l'enquête de 1971 soutient "que plus il y a de pères et de mères consommateurs(trices) d'une drogue (autre que le tabac et l'alcool), plus il y a d'étudiants consommateurs de cette drogue ou d'une autre drogue"[10]; en outre, "il y a plus de consommateurs chez ceux dont le père ou la mère est fort consommateur(trice) que chez les autres"[11] sauf pour quelques rares produits. Pour sa part, Yves Lamontagne (1975) identifie un seul cas où il semble y avoir un rapport entre les habitudes des parents et celles de leurs enfants: "les usagers réguliers (de drogues) rapportent pour leur père des abus d'alcool et de l'ivresse plus fréquemment que les témoins"[12] (les usagers du groupe témoin). Toutefois, l'utilisation par le père ou la mère de sédatifs, de somnifères ou autres psychotropes et la consommation d'alcool sans excès ne paraissent pas avoir d'effet sur la consommation des étudiantes et des étudiants[13].

Le dernier son de cloche sur ce sujet nous vient de l'enquête faite au Saguenay-Lac-Saint-Jean. On y constate que "la consommation des parents est grandement associée à la consommation des jeunes" comme le révèle le tableau 22[14].

Les produits les plus populaires chez les parents sont l'alcool (25% de consommateurs réguliers) et les tranquillisants (5,2% de consommateurs réguliers)[15].

Tableau 22 Relation entre la consommation du jeune avec la consommation de ses parents (en pourcentage)

Consommation du jeune	Consommation des parents	
	Consommateurs réguliers	Non-consommateurs
Consommateurs réguliers	40,7	24
Non-consommateurs	59,3	76
TOTAL	100	100
Nombres d'élèves	236	582

1.5 La tolérance des parents

Et comment les parents réagissent-ils à la consommation de drogues de leurs enfants? Selon les étudiants et les étudiantes les diverses substances entraînent des réactions différentes; ainsi, l'utilisation de l'alcool par les jeunes est largement connue des parents alors que la consommation de marijuana et de haschich est largement ignorée.

Et l'écart est important entre l'approbation et l'indifférence à l'égard de la consommation d'alcool ou d'autres drogues: très peu d'adultes connaissent, approuvent ou sont indifférents vis-à-vis de la consommation des dérivés du cannabis mais sont beaucoup plus permissifs vis-à-vis de celle de l'alcool[16].

Tableau 23 Tolérance des parents vis-à-vis de la consommation occasionnelle ou régulière d'alcool, de marijuana, de haschich (en pourcentage)

Tolérance	Alcool		Marijuana		Haschich	
	1976	1981	1976	1981	1976	1981
Ils l'ignorent	14,7	8,1	67,5	60,8	-	63,2
Ils sont au courant mais ignorent le degré	36,9	26	15,4	10	-	8,6
Ils le savent et désirent que je cesse	15,7	14,6	15,6	18,5	-	16,6
Ils le savent et approuvent	32,6	13,4	1,5	2,3	-	1,8
Ils le savent et sont indifférents	-	32,6	-	4,7	-	4,9
Autres	-	5,3	-	3,7	-	4,9
TOTAL	100	100	100	100	100	100

1.6 Les relations des jeunes avec leurs parents

Un dernier aspect de la dimension de la vie familiale retiendra notre attention; les chercheurs ont presque tous essayé de cerner le genre de relations que les jeunes entretenaient avec leurs parents. Les questions soumises aux adolescents et adolescentes varient beaucoup d'une recherche à l'autre; cela va d'une formulation directe et globalisante telle "comment qualifieriez-vous l'ensemble des relations que vous entretenez avec votre mère? Excellentes,

bonnes, assez bonnes, mauvaises, indifférentes"[17] jusqu'à la construction d'échelles d'isolement et d'autoritarisme[18].

Pouvons-nous identifier une relation significative entre la consommation de drogues et l'isolement des jeunes? Les chercheurs sont d'accord pour affirmer que oui. Les résultats sont les suivants: la recherche effectuée en 1968 nous indique que les usagers de drogues "perçoivent moins d'intimité dans les relations qu'ils entretiennent avec leurs parents et leurs condisciples"[19]. Les usagers interrogés en 1975 disent, pour leur part, s'entendre moins bien avec leurs parents et moins parler avec eux que les jeunes du groupe témoin[20]; la recherche de la CECM (1976) révèle que les consommateurs de drogues semblent plus isolés que leurs camarades non-consommateurs[21]. Les données recueillies en 1978 auprès de cégépiens et cégépiennes sur leur consommation d'alcool vont dans le même sens: les non-consommateurs d'alcool parlent de leurs problèmes avec leurs parents dans une proportion de 68,6%, les consommateurs non-alcooliques dans une proportion de 59,8% et les consommateurs alcooliques le font dans 53,7% des cas[22]. Enfin, selon l'enquête la plus récente, les parents du groupe des consommateurs de drogues "les félicitent moins de leurs succès" et "les aident moins à organiser leurs activités"[23].

Retrouverons-nous un rapport significatif entre le recours aux drogues et l'attitude plus ou moins directive des parents? Il semble bien que oui, même si nous ne sommes pas ici devant une unanimité parfaite. Deux enquêtes utilisent les mêmes questions pour mesurer cette

attitude des parents; on demande aux jeunes si leurs parents les laissent libres de faire ce qu'ils veulent et s'ils sont "très autoritaires en ce qui concerne le travail scolaire, les sorties et les amis(es)"[24]. Dans les deux cas, les chercheurs en arrivent à la même conclusion: les jeunes usagers vivraient dans un milieu familial moins autoritaire que celui de leurs camarades non-usagers[25]. Yves Lamontagne, pour sa part, souligne une relation inverse dans ses deux enquêtes (1975, 1979)[26]. Que penser de ces divergences? Et comment les expliquer? Certes, la formulation des questions n'est pas identique, et ces questions s'adressaient à des populations différentes (école secondaire et cégep). De plus, les recherches n'ont pas la même ampleur. Il semble bien que nous ne puissions en conclure que ceci: selon les résultats de deux vastes enquêtes, les étudiants et les étudiantes usagers de drogues du niveau secondaire auraient des parents moins autoritaires que leurs collègues non-usagers. Mais les données recueillies dans un cégep de Montréal évalueraient le climat familial des consommateurs de drogues comme moins permissif que celui de leurs camarades non-usagers.

L'interrogation que nous soulevions plus tôt, à savoir si le milieu familial était à mettre en cause comme antécédent à la consommation de drogues, semble devoir être résolue par l'affirmative: la non-cohabitation des parents, le fait que les frères, les soeurs et les parents recourent aux drogues, un plus grand isolement des jeunes, une plus grande permissivité des adultes pour les jeunes du secondaire et une moins grande permissivité pour les jeunes du cégep sont autant de facteurs qui encouragent la consommation de drogues par les adolescents et les adolescentes.

2. LA CONSOMMATION DE DROGUES ET LE MILIEU SCOLAIRE

La consommation de drogues par les jeunes a-t-elle une incidence sur leur vie scolaire? Le rendement scolaire, l'évaluation de l'école comme milieu, les raisons invoquées pour rendre compte de la fréquentation des institutions scolaires, la vision de l'avenir et les aspirations des adolescents et des adolescentes subissent-ils l'influence de l'utilisation des drogues? L'intégration au milieu scolaire par le biais de la participation aux activités parascolaires et aux groupes organisés de l'école diffère-t-elle selon que l'on soit usager ou non-usager de drogues? La plupart des recherches que nous avons en main abordent un aspect ou l'autre de cette dimension scolaire.

2.1 La consommation de drogues et le rendement scolaire

Les résultats de trois enquêtes, échelonnées sur plus de dix ans, convergent à ce sujet; les effets de l'utilisation de drogues sont importants: "dans presque tous les cas des drogues étudiées, les proportions de consommateurs sont généralement d'autant plus fortes que la moyenne académique est faible"[27] (1971). Les chercheurs de la CECM (1976) et du CSS du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau (1981) utilisent, pour leur part, les notes scolaires en mathématiques et en français comme indicateurs de la performance scolaire. Dans les deux cas et pour les deux matières, le recours aux drogues affecte le rendement scolaire et l'effet est remarquable aux notes extrêmes.

Tableau 24 Distribution des notes scolaires en français et en mathématiques selon la consommation (en pourcentage)[28]

NOTES SCOLAIRES	FRANCAIS				MATHEMATIQUES			
	1976 CECM		1981 CSS		1976 CECM		1981 CSS	
	C	NC	C	NC	C	NC	C	NC
Moins de 50%	8,3	4	4,3	2,6	15,9	6,7	7,8	5,8
Entre 50 et 59%	15,5	11,7	16	12,9	22,2	15,7	17	14,1
Entre 60 et 69%	34,1	30	36,8	31,6	23,7	23,4	22,2	25,9
Entre 70 et 79%	33,1	39,3	26,4	35,7	25,1	29,5	22,6	26,6
80% et plus	9	15	10	15,1	13,1	24,7	13,4	20,4
Pourcentage	100	100	100	100	100	100	100	100
Nombre d'élèves	(290)	(901)	(231)	(583)	(283)	(894)	(230)	(583)

Et Irène Poissant souligne que "l'influence de la consommation sur les résultats scolaires en français se fait sentir plus chez les 15 ans et moins que chez les autres" et "pour ce qui est des notes en mathématiques, la consommation affecte les plus jeunes. Elle affecte aussi plutôt les filles"[29]. Allant dans le même sens, Léandre Bilodeau remarquait, en 1971, qu'au moins dans le cas de la marijuana, la relation entre la moyenne scolaire et le fait de consommer ou non existe surtout (et presque exclusivement) en 8e et 10e années[30].

2.2 Les raisons qui incitent les jeunes à fréquenter l'école

Les raisons qui incitent les jeunes à fréquenter l'école varient-elles selon qu'ils sont usagers ou non-usagers de drogues? Si une forte majorité des élèves du secondaire invoquent des motifs qui ont trait à la préparation de leur avenir, on note, cependant, qu'une plus forte proportion de jeunes consommateurs se réfèrent au fait qu'ils s'y sentent forcés et qu'une plus faible proportion avouent aimer l'étude[31].

L'enquête effectuée pour l'OPTAT (1971) relevait, elle aussi, cette particularité: "les plus fortes proportions de consommateurs se retrouvent dans les catégories (réponses) 2, 4, 6", c'est-à-dire:

> 2- "Je viens à l'école... surtout parce que j'y suis pratiquement forcé par quelqu'un.
>
> 4- C'est un endroit où je viens surtout pour l'ambiance et pour rencontrer des amis.
>
> 6- Je viens à l'école "comme ça", sans me poser de questions ou sans trop savoir pourquoi"32.

Tableau 25 Raisons pour lesquelles l'étudiant fréquente l'école selon la consommation (en pourcentage)

RAISONS	Consommation			
	1976	CECM	1981	CSS
	C	NC	C	NC
1) Parce que j'aime l'étude	7,5	11,6	7,2	12,6
2) Parce que j'y suis pratiquement forcé par quelqu'un	12,6	4,6	11,5	6,3
3) Pour recevoir les cours et l'éducation nécessaires à la réalisation de projets	25,8	30,4	36,6	34,1
4) Pour l'ambiance et pour rencontrer des amis	8,8	2,2	1,7	3,9
5) Parce que j'en ai besoin si je veux avoir un emploi intéressant	40,8	48,4	42,1	42,4
6) "Comme ça" sans me poser de questions ou sans trop savoir pourquoi	3,1	2	0,9	0,7
Autre	1,4	0,8	-	-
Pourcentage	100	100	100	100
Nombre d'élèves	(294)	(889)	(235)	(572)

2.3 La "cote d'amour" des jeunes pour l'école

Pour compléter ce portrait, les enquêteurs ont cherché à évaluer la "cote d'amour" accordée à l'école par les adolescents et les adolescentes; les résultats sont les suivants:[33]

Tableau 26 "Cote d'amour" des étudiants pour l'école selon la consommation (en pourcentage)

COTE D'AMOUR	Consommation			
	1976	CECM	1981	CSS
	C	NC	C	NC
Oui, j'aime ça	23,3	34,6	26,1	32,8
J'aime ça plus ou moins	42	45,5	45,2	45,2
Je suis indifférent(e), ça m'est égal	7,3	6,6	5,2	5
Je n'aime pas ça	9,4	8,4	6,5	7,5
Je suis écoeuré(e) de l'école	16,3	4,2	17	9,5
Autre	1,7	0,7	-	-
Pourcentage	100	100	100	100
Nombre d'élèves	(288)	(903)	(230)	(577)

Ici aussi des différences existent entre consommateurs et non-consommateurs dans les catégories extrêmes de réponses: davantage d'usagers se disent écoeurés de l'école et moins d'usagers affirment "aimer ça". Léandre Bilodeau (1971) souligne, lui aussi, que la "cote d'amour" accordée à l'école est plus faible chez les consommateurs que chez les non-consommateurs[34].

2.4 Les aspirations éducationnelles des jeunes

Le recours aux drogues oriente-t-il les aspirations éducationnelles des étudiants et des étudiantes?

Les résultats des recherches effectuées pour la CECM et pour le CSS du Saguenay-Lac-Saint-Jean indiquent de nettes différences entre le groupe des consommateurs et celui des non-consommateurs[35].

Tableau 27 Distribution des aspirations éducationnelles selon la consommation (en pourcentage)

ASPIRATIONS EDUCATIONNELLES	Consommation			
	1976 CECM		1981 CSS	
	C	NC	C	NC
Je n'irai pas plus loin	6,8	2,4	9,9	4,7
Diplôme du secondaire	40,1	26,5	34,5	31,6
Diplôme du C.E.G.E.P.	31,2	33,4	35,8	36,2
Diplôme universitaire	21,9	37,7	19,8	27,5
Pourcentage	100	100	100	100
Nombre d'élèves	(292)	(899)	(232)	(580)

En 1976 comme en 1981, les jeunes qui songent à abandonner l'école avant d'avoir terminé leur cours secondaire sont plus nombreux chez les consommateurs que chez les non-consommateurs; et l'écart est grand entre les usagers et les non-usagers quant à leur désir d'accéder au cégep: pour 1976, 46,9% des jeunes consommateurs ne croient pas qu'ils poursuivront leurs études au delà du niveau secondaire contre 28,9% des jeunes non-consommateurs; pour 1981, 44,4% des usagers de drogues n'iront pas plus loin que le secondaire

contre 36,3% chez les non-usagers. De même, le nombre de ceux qui se proposent de décrocher un diplôme universitaire est moins élevé chez les consommateurs que chez les non-consommateurs.

Mais d'autres indications viennent apparemment contredire, ou en tout cas atténuer, l'effet qu'aurait la consommation de drogues sur les aspirations éducationnelles des étudiants et des étudiantes. Ainsi, Yves Lamontagne ne note pas de différence significative entre ceux qui utilisent les drogues et ceux qui s'en abstiennent[36]; on se souvient que ce sondage a été fait auprès de cégépiens et l'on sait le goulot d'étranglement que représente la fin du cours secondaire. On peut donc penser qu'une fois ce cap dépassé, les écarts s'amenuisent ou disparaissent. Daniel Monnier constate pour sa part que "les usagers (51,3%) aspirent davantage à des études universitaires que les non-usagers (43,8%)"[37] au niveau secondaire et "qu'au niveau collégial les usagers se recrutent davantage dans l'option générale ou préparatoire aux études universitaires"[38]. Rappelons que ce chercheur définissait l'usager comme toute personne qui a consommé une des drogues au moins une fois dans sa vie; ce qui diffère énormément des définitions retenues dans les enquêtes de 1976 et 1981 qui identifient l'usager comme étant le consommateur régulier de drogue. Rappelons, également, que la signification de la consommation de drogues semble bien avoir subi une transformation importante sinon une mutation; à la fin des années soixante, on décrivait l'usager-type comme un individu plutôt intellectuel qui s'intéresse à la lecture et aux arts[39]. Cette image n'est pas compatible avec ce que nous disions plus haut au sujet du

du rendement scolaire et de la "cote d'amour" pour l'école qu'accordaient les jeunes du secondaire selon les résultats des recherches de 1976 et de 1981.

2.5 La participation des jeunes aux activités parascolaires et aux groupes organisés à l'école

L'intégration des adolescentes et des adolescents au milieu scolaire par le biais des activités parascolaires et des groupes organisés à l'école est-elle reliée à la consommation de drogues? Les jeunes du secondaire ne semblent pas réagir très différemment à ce propos qu'ils soient ou non consommateurs de drogues; tant en 1976 qu'en 1981[40], ils sont tout aussi actifs dans le groupes organisés dans l'école et, quant au nombre d'heures par semaine consacrées aux activités para-scolaires, les jeunes utilisateurs de drogues de la CECM paraissent moins impliqués que leurs camarades non utilisateurs mais les pourcentages se rapprochent lorsque la participation à ces activités représente plus de 6 heures par semaine[41]. Cette variable ne semble donc pas très touchée par le recours aux drogues.

L'analyse de différents aspects du milieu familial nous permettait, plus haut, de conclure à une certaine influence de ce dernier sur les comportements des jeunes face à la drogue. Le milieu scolaire, pour sa part, paraît subir certains effets négatifs de la consommation de drogues par les adolescents et les adolescentes: le rendement scolaire, la motivation à fréquenter l'école et les asnirations éducationnelles des jeunes sont nettement affectés par le recours aux droques.

3. QUELQUES INDICATIONS SUR LES LOISIRS DES JEUNES HORS ECOLE

Les jeunes usagers de drogues occupent-ils leur temps de loisir de la même façon que leurs collègues non-usagers? Ici encore, l'éclectisme des questions proposées ne permet pas de comparer les résultats des enquêtes, mais osons esquisser à grands traits l'image impressionniste que nous laissent les quelques informations à ce sujet. En 1968, on décrivait l'expérimentateur de drogue comme une personne moins attirée par les sports (comme spectateur et comme acteur) que leur camarades non-consommateurs, mais aussi comme des jeunes qui dansent plus souvent au son de la musique hippie ou psychédélique que les non-usagers, ainsi que comme de plus gros lecteurs et de plus grands amateurs d'art; enfin que "les mouvements à caractère socio-politique suscitent davantage l'adhésion des usagers que des non-usagers et ce contrairement aux mouvements religieux"...[43] Selon un autre registre de questions, deux enquêtes mettent en lumière l'importance qu'ont les sorties en groupe durant la fin de semaine pour les consommateurs alors qu'une plus grande proportion de non-consommateurs demeurent à la maison, vont chez un(e) ami(e) ou sortent avec lui(elle), participent à des activités sportives et culturelles"[44]. Une dernière indication concernant les loisirs des jeunes est tirée du sondage effectué par Yves Lamontagne auprès de cégépiens de Montréal: les usagers sont davantage attirés par la perception extra-sensorielle et la relaxation que les jeunes du groupe témoin, alors que c'est l'inverse en ce qui concerne la pratique du yoga[45].

4. LES JEUNES ET L'INFORMATION SUR LES DROGUES

Jetons maintenant un coup d'oeil sur l'information que les jeunes détiennent ou qu'ils aimeraient détenir sur les drogues.

4.1 Les sources d'information

Les sources d'information par lesquelles ils ont acquis leur connaissance diffèrent un peu sur la période de dix ans. L'enquête de 1971 révèle que les mass médias sont l'instrument privilégié d'information, suivis par les discussions avec les camarades; la famille et l'école ne sont mentionnées que par un petit nombre d'étudiants et d'étudiantes (7,5% et 7,7%). Les chercheurs de la CECM, pour leur part, soulignent que les discussions entres amis(es) constituent le principal moyen d'information, suivi par les médias et les lectures retenus par plus du tiers des jeunes, alors que la famille vient en troisième position avec un score d'un peu plus de 20%;[47] une majorité de jeunes affirment, enfin, n'avoir reçu aucune information par le biais de l'école[48]. En 1981, nous retrouvons à peu près la même situation: les deux premiers choix sont les discussions entre amis(es) (55,4%) et les lectures et les mass médias (54,6%);[49] mais ici, le pourcentage d'étudiants et d'étudiantes qui disent n'avoir reçu aucune information à l'école est seulement de 33,5%[50]. Il semble donc qu'il y ait eu un effort d'information dans ce milieu scolaire.

Lorsque l'école met de l'information à la disposition des élèves, elle utilise les canaux suivants:[51]

Tableau 28 Sources d'information mises à la disposition des étudiants par l'école (en pourcentage*)

SOURCES	1976 (CECM)	1981 (CSS)
Aucune	56,6	33,5
Films, livres, brochures	21,5	35,8
Conférences	4,6	15,1
Cours de discussions	14,4	25,7
Autres	1,8	0,6

* Ne totalise pas 100% en raison de la possibilité de plusieurs choix

4.2 L'évaluation de l'information

Tableau 29 Evaluation de l'information reçue à l'école (en pourcentage):[52]

EVALUATION	1976 (CECM)	1981 (CSS)
Très bonne	8,8	17,8
Bonne	20,6	39,8
Médiocre	14	32
Nulle	11,5	10,4

L'information devient tout à la fois plus abondante, de 1976 à 1981, et plus satisfaisante pour les étudiants et les étudiantes.

4.3 L'information désirée

Les jeunes se sentent-ils assez informés au sujet des drogues? Ne pourrait-on pas croire qu'ils en ont assez entendu parler? Les résultats des enquêtes effectuées pour la CECM et pour le CSS du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau révèlent, au contraire, l'intérêt énorme que portent les jeunes à ce sujet; une très forte majorité d'entre eux (plus des trois quarts des non-consommateurs et plus de 85% des consommateurs) désirent avoir d'autres informations sur le sujet. Les points d'intérêt les plus importants sont les suivants:[53]

Tableau 30 Type d'information désirée selon la consommation (en pourcentage*)

SUJETS	Consommation			
	1976 (CECM)		1981 (CSS)	
	C	NC	C	NC
Connaître les effets de la drogue sur l'esprit et le corps	47,7	56,2	61,4	64,9
Pouvoir identifier la qualité (pureté) de la drogue	29,3	9,4	35,3	16,6
Connaître les lois qui s'appliquent à la drogue	12,2	9,9	28,2	23,4
Aucune information	13,8	24,5	14,5	21,5
Autres	1,6	1,6	0,4	0,2
Nombre d'élèves	(304)	(923)	(241)	(595)

* Ne totalise pas 100% en raison de la possibilité de plusieurs choix.

La connaissance des effets de la drogue sur l'esprit et sur le corps vient en tête tant chez les consommateurs que chez les non-consommateurs, mais les deux catégories diffèrent à d'autres points de vue; les jeunes usagers sont plus curieux que les non-usagers de pouvoir identifier la qualité des produits et l'on comprend facilement pourquoi; on retrouve la même tendance lorsqu'il s'agit de la connaissance des lois qui se rapportent à l'utilisation des drogues. Notons, enfin, que plus les jeunes sont sensibilisés (ceux du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau), plus ils demandent des indications supplémentaires afin de compléter leur information.

Et par quel instrument devrait-on acheminer ces informations? Les canaux privilégiés sont les suivants:[54]

Tableau 31 Choix de la forme de sessions d'information selon la consommation (en pourcentage)

FORMES	Consommation			
	1976		1981	
	C	NC	C	NC
Des cours spécialisés	15,4	22,5	17,5	21,7
De l'information écrite: livres, brochures	17,1	19,8	3,9	5,3
Discussions de groupe	56,2	43,6	40,6	27,9
Je ne désire aucune session d'information	9,2	12,5	7	6,3
Films et montages audio-visuels	-	-	31	38,5
Autres	2,1	1,6	0	0,3
Pourcentage	100	100	100	100
Nombre d'élèves	(292)	(855)	(229)	(571)

Les discussions de groupe sont le premier choix des jeunes de la CECM, alors que ceux du Saguenay-Lac-Saint-Jean sont partagés entre les films et les montages audio-visuels et les discussions de groupe. On peut supposer que si les moyens audio-visuels avaient été suggérés en 1976, on aurait vu un certain réaménagement des choix.

4.4 Les personnes-ressources privilégiées

Et, qui devrait dispenser cette information sur les drogues? Toutes les catégories de répondants retiennent d'abord des personnes qui ont déjà expérimenté les drogues qu'elles soient consommatrices ou ex-consommatrices (ces spécialistes par expérience) et cette option est plus marquée chez les jeunes usagers que chez les non-usagers[55].

Quant à savoir où devrait être transmise cette information, les étudiants et les étudiantes donnent une réponse très claire: ce devrait être à l'école, tant pour les élèves de la CECM (plus de 80%) que pour ceux du Saguenay-Lac-Saint-Jean, (plus de 90%) et surtout au cours de la journée[56].

Tableau 32 Choix de la personne-ressource pour donner de l'information selon la consommation (en pourcentage)

PERSONNES	Consommation			
	1976		1981	
	C	NC	C	NC
Professeurs	10,5	10,1	4,4	8,5
Consommateurs ou ex-consommateurs	52,9	34,5	59,6	44,9
Parents	7,6	20,1	5,8	11,4
Médecins	12,7	17,2	7,6	10,1
Psychologues	6,2	8	4,9	6,5
Infirmières	1,1	3,8	6,2	4,9
Travailleurs sociaux	1,4	2	7,1	9,8
Aumôniers	3,6	1,3	1,3	2,2
Autres	4	3	3,1	1,7
Pourcentage	100	100	100	100
Nombre d'élèves	(276)	(865)	(225)	(553)

CONCLUSION DE L'ANALYSE DES RESULTATS D'ENQUETES

Nous nous demandions au début de l'analyse si l'usager de drogues des années 80 partageait les caractéristiques de l'usager de la fin des années 60. Bien sûr, il n'est pas question de proposer une image de l'évolution de ce phénomène qui soit strictement généralisable pour les raisons déjà invoquées; mais nous pensons que les enquêtes échelonnées sur treize années nous permettent de déceler des tendances.

Nous reprenons donc, ici, les thèmes traités dans le texte selon l'ordre de la table des matières pour essayer de répondre à notre question de départ.

Un premier groupe de thèmes touchaient aux habitudes de consommation comme telles (les taux d'usagers, la fréquence de consommation, les drogues utilisées, etc.) et aux variables socio-démographiques (âge, sexe, etc.) susceptibles d'influencer la consommation.

La consommation et la fréquence de consommation sont-elles à la hausse de 1968 à 1981? L'enquête qui date de 1968 révèle que 9,7% des jeunes des écoles secondaires, des collèges et des universités ont déjà fait usage d'inhalants, des dérivés du cannabis ou de substances de type LSD; 40% d'entre eux n'ont eu qu'une seule expérience avec l'un ou l'autre de ces produits. La recherche de Léandre Bilodeau (1971) évalue à 33% de l'échantillon le nombre d'étudiants et d'étudiantes du secondaire et du

collégial de l'Ile de Montréal qui ont eu recours à des drogues illégales au moins une fois au cours des six derniers mois précédant l'enquête. L'auteur note qu'il y a une véritable escalade dans la consommation de certains produits tels les barbituriques et les hallucinogènes autres que le LSD et la marijuana entre 1969 et 1971. L'enquête menée en 1975 auprès des jeunes francophones de la CECM nous donne les résultats suivants: il y aurait une augmentation de la consommation dans le cas de certains produits tels la marijuana, les hallucinogènes et les tranquillisants, et une légère diminution dans le cas des stimulants. D'autre part, les usagers réguliers, c'est-à-dire ceux qui utilisent une drogue tous les jours ou presque tous les jours (cette catégorie est absente en 1971), se répartissent ainsi pour les drogues les plus recherchées: 8,7% sont des adeptes réguliers de l'alcool, 8,2% de la marijuana, 6,3% du haschisch et 2,4% de la mescaline.

Yves Lamontagne effectuait, à la même période, un sondage auprès des cégépiens d'un collège de l'est de Montréal et il obtenait les résultats suivants: 38,7% des étudiantes et étudiants ont recours au haschisch ou à la marijuana au moins trois fois par mois, 20,4% aux hallucinogènes. Si l'on se reporte aux données de 1971 et que l'on tienne compte de la catégorie maximale de consommation (ceux qui ont eu 7 expériences et plus au cours des six derniers mois), les écarts sont importants puisqu'alors seulement 9,4% des jeunes font partie de ce groupe d'usagers dans le cas de la marijuana et 3% dans le cas des hallucinogènes.

Retrouvons-nous la confirmation de ces tendances à la fin des années 70 et au début des années 80? La situation, au secondaire, varie énormément selon les enquêtes consultées; à la polyvalente de Charlesbourg, une forte minorité de jeunes sont des adeptes réguliers de drogues (consommation quotidienne ou quelques fois par semaine): 21% dans le cas de l'alcool et 18% dans le cas des dérivés du cannabis; si l'on consulte maintenant les résultats de la recherche menée dans onze écoles de la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau, on y retrouve que de faibles pourcentages d'usagers réguliers (consommation quotidienne ou presque quotidienne): 2,9% dans le cas de l'alcool et respectivement 1,3% et 1,8% dans le cas de la marijuana et dans celui du haschisch. Ces différences énormes sont difficiles à interpréter; sans doute pouvons-nous supposer que l'éloignement géographique de cette région par rapport aux lieux d'arrivée des drogues illégales et sa plus faible densité démographique entrent en ligne de compte, mais aussi que nous retrouverions probablement des profils de consommation de drogues très variables à travers le Québec si nous possédions des résultats pour un plus grand nombre d'écoles. Il semble bien que l'on ne puisse conclure que ceci: le recours aux drogues s'est rapidement implanté comme habitude de consommation chez les jeunes de certaines écoles secondaires du Québec de 1968 à 1975; et en 1980, l'usage de drogues demeure une pratique régulière pour une minorité importante de jeunes dans certains milieux alors qu'ailleurs le phénomène reste très marginal. Quant aux cégépiens, les travaux d'Yves Lamontagne (1975 et 1978) nous révèlent que l'usage de drogues autres que l'alcool est à la baisse au profit, semble-t-il, d'une augmentation de l'usage régulier d'alcool.

Les produits les plus utilisés, les circonstances et les motifs de consommation de drogues, les lieux d'approvisionnement.

Sauf l'enquête de 1968 qui n'inclut pas l'alcool dans sa liste de drogues, toutes les autres recherches identifient ce produit comme étant le premier choix des usagers toutes catégories et des usagers réguliers; la seconde place va aux dérivés du cannabis, marijuana et haschisch et, loin derrière, nous retrouvons les autres substances.

Le contexte privilégié de l'utilisation de drogues est ainsi décrit: en 1971, les jeunes recourent aux drogues (colle et marijuana) surtout lors de soirées entre amis; une infime minorité en consomment à l'école. En 1975, c'est à peu près la même chose: les adeptes de la marijuana en consomment avec leurs amis, surtout dans des lieux publics ou dans une maison privée autre que la leur. Les usagers occasionnels d'alcool optent majoritairement pour la consommation à domicile; ici encore, peu de jeunes choisissent l'école comme lieu de consommation. Au début des années 80, la situation est à peu près la même: les partenaires les plus recherchés sont les amis pour l'alcool et les dérivés du cannabis et ils se retrouvent surtout dans des lieux publics ou dans une maison privée autre que la leur; le nombre de ceux et de celles qui consomment des drogues à l'école est toujours très faible. L'approvisionnement se fait très facilement auprès de "pushers" ou d'amis dans le cas des produits les plus consommés.

Les motifs qui incitent les jeunes à utiliser des psychotropes tournent autour des notions d'expériences nouvelles à tenter, du plaisir et de l'émotion que procurent les drogues. Les motivations conscientes invoquées par les jeunes varient très peu sur toute la période; mais comme nous l'avons déjà souligné au cours du texte, les réponses demeurent très allusives et ne nous donnent pas beaucoup d'indications sur le contenu de leurs expériences.

Les variables socio-démographiques: l'âge, le sexe, le statut socio-économique des parents.

En 1969 et en 1971, l'âge influe de la façon suivante sur les comportements de consommation: en 1969, les plus fortes proportions d'usagers pour le plus grand nombre de produits se retrouvent dans la catégorie des jeunes de 20 ans et plus; en 1971, ce sont les jeunes de 17 à 19 ans qui atteignent le plus souvent les sommets de consommation pour le plus grand nombre de drogues. Sur cette courte période, nous pouvons donc noter un rajeunissement des adeptes des drogues. L'évaluation de la situation en 1975 donne les résultats suivants: l'usage croît au fur et à mesure que l'âge augmente et le groupe des 18 ans et plus est celui qui comporte le plus grand nombre d'usagers. Au début des années 80, le sommet de l'utilisation de drogues est atteint par les jeunes de 18 ans dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau et par les plus de 18 ans à la polyvalente de Charlesbourg.

Retrouvons-nous des différences d'habitudes de consommation dues au sexe? Nous sommes ici devant une évolution des tendances qui n'est pas constante. Les recherches de 1968 et 1969 indiquent qu'il existe de grands écarts de consommation entre les filles et les garçons; ces derniers sont nettement majoritaires dans le groupe des usagers. Les résultats obtenus en 1971 confirment cette orientation mais l'auteur souligne que les consommatrices effectuent un rattrapage, réduisant ainsi la distance qui les séparait de leurs confrères. Au milieu de la décennie, cette variable ne joue plus au secondaire (CECM) sur la consommation de drogues alors que les garçons détiennent toujours la palme au cégep. Et quand nous gagnons les années 80, le sexe demeure un facteur discriminant dans la région du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau alors qu'il ne l'est pas à la polyvalente de Charlesbourg. Enfin, le statut socio-économique des parents a peu d'incidence sur les comportements de consommation de drogues par les jeunes.

Nous avons rendu compte, au cours du texte, des résultats ayant trait au milieu familial et au milieu scolaire des jeunes, à leurs activités de loisir et à l'information qu'ils ont eu ou qu'ils désirent au sujet des drogues. Nous reprenons, ici, les conclusions les plus importantes des différentes recherches.

Certaines caractéristiques du milieu familial semblent encourager les jeunes à avoir recours aux drogues. Ainsi, le fait que les parents ne vivent pas ensemble a été retenu par l'enquête de 1971 et les enquêtes d'Yves Lamontagne (1975, 1979); l'utilisation de drogues par les frères, les soeurs

ou les parents constitue, aussi, une incitation à en consommer (1971, 1981); enfin, les usagers de drogues vivent dans un plus grand isolement que leurs camarades non-usagers (1968, 1971, 1975, Lamontagne 1978, 1981). Par ailleurs, les recherches ont voulu évaluer l'impact du recours aux drogues sur la vie scolaire des jeunes. Il en ressort que les usagers ont un rendement scolaire moins bon que leurs camarades non-usagers (1971, 1975, 1981), qu'ils sont moins motivés à fréquenter l'école, qu'ils attribuent à l'école une "cote d'amour" moins élevée que les non-consommateurs et que les aspirations éducationnelles des jeunes du secondaire sont plus restreintes. Soulignons, enfin, que les jeunes du secondaire sont toujours friands d'information sur les drogues et que cette information devrait être donnée à l'école d'abord par des consommateurs ou d'ex-consommateurs.

NOTES

1. La seule enquête n'y faisant pas référence est celle qui a été faite auprès des jeunes de la polyvalente de Charlesbourg.
2. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 82.
3. Yves Lamontagne et al., (1975), op. cit., p. 894.
4. Yves Lamontagne et al., (1979), op. cit., p. 2.
5. Daniel Monnier, op. cit., p. 16, 17.
6. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 84.
7. Irène Poissant, op. cit., p. 132 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 46.
8. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 88.
9. Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 49.
10. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 97.
11. Idem, p. 99, 100.
12. Yves Lamontagne et al., (1975), op. cit., p. 894.
13. Idem, p. 894.
14. Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 48, 49.
15. Idem, p. 48.
16. Irène Poissant, op. cit., p. 109 - 113. Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 50 - 53.
17. Daniel Monnier, op. cit., tableaux 39, 40.
18. Irène Poissant, op. cit., p. 132 - 137.
19. Daniel Monnier, op. cit., p. 27.
20. Yves Lamontagne et al., op. cit., p. 893, 894.

21. Irène Poissant et al., op. cit., p. 134, 203. L'isolement a été mesuré par la question suivante: "Indique dans quelle mesure il t'arrive de parler avec les personnes suivantes des choses qui sont importantes pour toi". Les personnes énumérées sont: le père, la mère, les frères, les soeurs, les amis(es), les professeurs.
22. Yves Lamontagne et al., op. cit., mai 1979, p. 1.
23. Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 54.
24. Irène Poissant et al., op. cit., p. 134. L'autre recherche qui utilise les mêmes questions est celle qui a été effectuée par le CSS du Saguenay-Lac-Saint-Jean-Chibougamau.
25. Irène Poissant, op. cit., p. 136, 203 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 53, 54.
26. Yves Lamontagne et al., (1975), op. cit., p. 894 et (mai 1979), op. cit., p. 1, 2.
27. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 110.
28. Irène Poissant et al., op. cit., p. 92 - 95 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 61, 62.
29. Irène Poissant et al., idem, p. 143.
30. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 111 - 113.
31. Irène Poissant et al., op. cit., p. 153, 154 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 65, 66.
32. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 114.
33. Irène Poissant et al., op. cit., p. 152, 153 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 63. Nous conservons l'expression "cote d'amour" telle qu'elle est utilisée dans ces deux recherches.

34. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 117 - 119.
35. Irène Poissant et al., op. cit., p. 92 - 97 et 141 - 143 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 61, 62.
36. Yves Lamontagne et al., (1975), op. cit., p. 893.
37. Daniel Monnier, op. cit., p. 22.
38. Idem, p. 23.
39. Idem, p. 3.
40. Irène Poissant et al., op. cit., p. 99, 100 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 63, 64.
41. Irène Poissant et al., op. cit., p. 97 - 98.
42. Daniel Monnier, op. cit., p. 18 - 21.
43. Idem, p. 18 - 25.
44. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 121 - 124 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 56 - 59
45. Yves Lamontagne et al., op. cit., (1975), p. 893.
46. Léandre Bilodeau, op. cit., p. 164, 165.
47. Irène Poissant et al., op. cit., p. 186.
48. Idem, p. 184.
49. Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 73.
50. Idem, p. 72.
51. Irène Poissant et al., op. cit., p. 184 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 72.
52. Irène Poissant et al., op. cit., p. 185 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 72.

53. Irène Poissant et al., op. cit., p. 186 - 189 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 73 - 76.

54. Irène Poissant et al., op. cit., p. 188, 189 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 76, 77.

55. Irène Poissant et al., op. cit., p. 190, 191 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 78.

56. Irène Poissant et al., op. cit., p. 188, 189 et Lucie Bilodeau et al., op. cit., p. 76, 77.

CONCLUSION

Que conclure au terme de cette démarche? Il ne fait pas de doute que le phénomène de la consommation de drogues existe toujours et que les drogues légales ou illégales sont largement expérimentées par les jeunes. Si on pouvait parler, au début des années 70, des drogues comme des objets de curiosité pour une minorité d'adolescents et d'adolescentes des collèges et des universités, il semble que nous devions maintenant compter avec une majorité de jeunes du secondaire qui ont déjà fait usage de ces substances; et, phénomène encore plus significatif, les consommateurs réguliers représenteraient une forte proportion de la population (autour de 20%) dans certains établissements scolaires. Un sondage, effectué en janvier 1982, nous apprend même que 5% des jeunes d'une école primaire de la région de Montréal (4e, 5e et 6e années) auraient déjà eu recours à des drogues illégales[1]. D'autre part, les adultes en font, eux aussi, une pratique bien intégrée lors des rencontres entre amis; l'alcool n'est plus le seul élixir des samedis soir: "l'anti-conformisme d'hier est devenu le conformisme d'aujourd'hui"[2]. Le déferlement de cette mode touche aussi plusieurs pays du tiers-monde; le recours aux drogues y comblait, traditionnellement, le manque de nourriture et aidait les travailleurs à effectuer les travaux les plus pénibles. Les jeunes les utiliseraient aujourd'hui pour contrer la grisaille, l'ennui, l'insécurité qu'ils ressentent face à leur avenir[3]. Il s'avère donc important de poursuivre les recherches et de tenir ce dossier à jour.

Claude Olievenstein qui rencontre et traite de jeunes toxicomanes français depuis plus de dix ans évalue ainsi le sens de ce comportement:

> "ce jeune garçon au visage fermé qui se tient devant nous, prisonnier de sa passion, c'est, bien sûr, l'image d'une très cruelle solitude qu'il nous offre. Mais ce dont il témoigne s'inscrit dans une réalité extrêmement vaste. Nous le savons, la drogue est un phénomène de société, un des visages les plus caractéristiques de notre époque traumatisée: le toxico est malade de notre monde..."[4]

Et Joan Bauer, de son côté, identifie les récents progrès de l'alcoolisme dans nos sociétés à une perte du sens de la fête et des solidarités: la toxicomanie serait l'indice d'un malaise de civilisation[5]. Un proverbe chinois dit: "Lorsque le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt".

NOTES

1. Jacques Tremblay, Daniel Sorel et Carol Tremblay, "Drogue-prévention, une affaire pour les 12 ans et moins", Convergence, volume II, no 9, mai 1982, p. 15.
2. Gloria Escomel, op. cit., p. 66.
3. En collaboration, "Une mosaïque mondiale", Le Courrier de l'UNESCO, janvier 1982, p. 13 - 19.
4. Dr. Claude Olievenstein, "Il n'y a pas de drogués heureux", Ed. Robert Laffont-Opera Mundi, 1977, p. 305.
5. Marie Fontaine, "L'alcoolisme, maladie des temps rationnels", La Presse, 25 octobre 1982.

ANNEXE : LE TRAFIC DE LA DROGUE

Plus de dix ans après la parution du rapport Le Dain et plus de quinze ans après les plus beaux jours de la contre-culture, est-il toujours pertinent de parler de la consommation de drogues comme d'une pratique épidémique? Ne sommes-nous pas plutôt devant un phénomène en régression? Après avoir entretenu un silence qui aurait pu le faire croire[1], les médias le remettent à la une: le trafic de la drogue serait florissant comme jamais. Ainsi, au Canada, ce commerce très lucratif ferait concurrence aux entreprises commerciales les plus importantes telles le Canadien Pacifique et General Motors du Canada[2]. En 1982, d'après un rapport de la Gendarmerie royale du Canada, "les $9,4 milliards dépensés au Canada en drogues illicites se répartissent ainsi: $2,6 milliards pour l'héroïne, $550 millions pour la cocaïne, $925 millions pour les drogues chimiques et $5,3 milliards pour le cannabis et ses dérivés"[3]. Il ne s'agit pas là de chiffres tirés de relevés comptables, mais d'une approximation basée sur les saisies effectuées au cours de l'année: la quantité de produits interceptés représenterait de 3 à 10% du marché total.

Cette activité ne va pas sans risque, mais ceux qui s'y adonnent font très rapidement des profits astronomiques. "En achetant pour $400 U.S. à un agriculteur bolivien les 500 kilos de feuilles de coca nécessaires à la fabrication de 1 000 grammes de cocaïne, il sera possible de revendre cette drogue près de $100 000 dans les grandes villes canadiennes"[4] ou

encore "En Asie, 10 kilos d'opium achetés pour $800 permettront de fabriquer un kilo d'héroïne qui sera revendu $15 000. A quai, à Montréal ou à Toronto, le même kilo pourra valoir jusqu'à $200,000 U.S.; et sur la rue, il rapportera entre 8 millions et 15 millions"[5].

Toujours en 1981, plus de 22 000 Canadiens comparaissaient devant les tribunaux pour possession ou pour trafic des dérivés du cannabis, à la suite des interventions des seuls policiers fédéraux. Ces personnes, déjà en nombre impressionnant, seraient les représentants malchanceux de plus de 500 000 Canadiens qui s'adonnent régulièrement à la consommation ou au trafic des drogues. Ces informations donnent une idée de l'ampleur du phénomène. Et devant cette petite armée d'illégaux, de 1 000 à 1 200 policiers spécialisés dans la lutte aux stupéfiants[6].

Qui sont ces trafiquants de drogues? Est-il toujours juste de les associer au monde du crime organisé? Il semble bien que la population des trafiquants se soit diversifiée sous la pression des difficultés économiques que nous connaissons; ainsi, on apprenait récemment qu'un important industriel américain avait été arrêté pour trafic de cocaïne; que les policiers avaient "démantelé un réseau dont les membres étaient des hommes d'affaires, des avocats et des banquiers"[7]. Les policiers eux-mêmes n'échappent pas à cette tentation de faire beaucoup d'argent en peu de temps. En juin 1982, 14 policiers étaient arrêtés à Chicago pour avoir fait du commerce de drogues[8]. Bien sûr, ces individus font la manchette des journaux tant à cause de leur place dans la société que de l'importance du commerce auquel ils étaient

associés. Il faut cependant se rendre compte que cet univers parallèle est hautement stratifié: nous n'y rencontrons pas seulement de grands bonzes qui brassent des millions ou encore de ces intermédiaires qu'on a surnommés "les jeunes cadres d'une multinationale de la déchéance"[9] et qui s'assurent un revenu annuel de 60 000 à 100 000 dollars, mais on y retrouve aussi des milliers de simples soldats qui vendent leurs produits sur la rue et arrivent à se faire quelques dollars par jour qui serviront à payer leur propre consommation.

L'organisation du trafic

Même si nous assistons à la multiplication des trafiquants internationaux amateurs, les grands réseaux reliés à la mafia demeurent bien implantés dans le commerce lourd des drogues. Ils disposent d'importantes ressources financières et techniques pour transporter annuellement ces 15 000 tonnes de marijuana en provenance de Colombie et à destination des Etats-Unis et du Canada.

> "Leurs experts commerciaux, leurs électroniciens, leurs agents doubles, leurs tueurs disposent d'armadas entières de bateaux et d'avions plus rapides et mieux équipés que ceux des policiers et des douaniers américains. Leurs récepteurs à balayage automatique épient les fréquences secrètes des agents fédéraux. Ils ont relevé la liste et la profondeur de tous les ports du littoral sud des Etats-Unis, les aéroports isolés, les routes susceptibles de servir de pistes d'atterrissage, les réseaux routiers des environs. Ils ont relevé les points faibles du rideau radar et les meilleures tactiques pour les crever. Ils disposent même de renseignements sur la moralité des shérifs et des chefs de police et de profils psychologiques des habitants des régions cibles"10.

C'est ainsi que la presque totalité des envois de "colombien" arrivent à bon port. Et ce commerce si lucratif se fait très souvent avec la complicité active de la police et de l'armée du pays; les trafiquants colombiens ne les craignent donc pas mais doivent se méfier des gangs rivaux. S'il y a trois ou quatre ans, les arrivages se faisaient sur la côte est des Etats-Unis, il se font maintenant en Californie puisque la Floride fait l'objet d'une surveillance plus serrée[11].

Les saisies de drogues peuvent nous donner des indications sur les produits qui sont les plus recherchés. Au cours de l'automne dernier, des agents de la Gendarmerie royale du Canada à Québec saisissaient une quantité record de haschisch évaluée à plus d'un million de dollars sur la marché noir[12]. Les policiers estiment que les dérivés du cannabis sont les produits les plus populaires dans les région de Québec et que le haschisch viendrait en première place, devançant la marijuana[13]. Mais le marché de la drogue n'offre pas que ces substances. Toujours au cours de l'automne dernier, le même corps policier procédait à quinze arrestations et à la saisie de 600 000 $ de drogues dans la région de Montréal. La marchandise était surtout composée de produits chimiques (PCE, PCV) dont l'écoulement sur le marché noir aurait rapporté près d'un demi-million de dollars; le PCV est considéré comme un tranquillisant pour chevaux[14]. Tout comme les autres secteurs de la consommation, le marché de la drogue a ses modes. Ainsi, le dernier cri à New-York serait de laisser un peu de cocaïne en guise de pourboire dans certains bars et restaurants[15]. Le Québec ne fait pas exception; la cocaïne aurait ses

adeptes, tant dans la région montréalaise que dans la région de Québec. Quant à l'héroïne, auparavant réservée aux seuls Montréalais, elle serait à l'heure actuelle disponible en quantité et en qualité dans les régions de Québec, des Laurentides et du Lac-Saint-Jean[16].

Les informations que nous avons pu regrouper sur le trafic et les saisies effectuées par les policiers ainsi que les témoignages de ces derniers indiquent clairement que le commerce de drogues n'est pas en régression au Québec: "Pour vous donner une idée, dit l'inspecteur Favreau, responsable des stupéfiants à la Gendarmerie Royale du Canada, nous avons saisi 1 000 kilos de haschisch de janvier à juin derniers. Il y a dix ans, à la même période, on en saisissait de 400 à 500 kilos. On sait que la consommation de cocaïne a augmenté de quatre à six fois au Québec depuis ce temps, qu'il y avait alors à Montréal 1 000 héroïnomanes environ et qu'il y en a le double aujourd'hui"[17].

Le commerce de drogues dans les écoles

Si les drogues circulent si facilement dans les villes, il n'est pas surprenant qu'on en retrouve une certaine quantité dans les écoles secondaires, dans les cégeps et dans les universités. Il est particulièrement difficile de déterminer l'importance de ce trafic: les autorités de certains établissements nient ou minimisent l'ampleur de ce commerce afin de préserver l'image de "leurs établissements"; par ailleurs, certains journalistes ne se gênent pas pour utiliser des titres par trop accrocheurs tels: "les collèges,

lieu de prédilection des drogués"[18], "Cégep du Vieux Montréal: Supermarché de la drogue"[19], "Le cégep du Vieux Montréal: un "bazar" de la drogue"[20]. Quelle crédibilité peut-on accorder aux uns et aux autres? Il ne fait pas de doute que le phénomène existe, comme en témoignent les arrestations d'étudiants trafiquants tant dans des collèges de Montréal, de Rimouski, de Hull, que dans des écoles secondaires de Montréal, Trois-Rivières, etc.[21]; mais les informations que nous avons tirées des diverses enquêtes effectuées depuis 1968 auprès des jeunes indiquent que l'école est un lieu d'approvisionnement mais non pas le lieu privilégié du commerce des drogues, pas plus qu'elle n'est le lieu privilégié de la consommation de drogues.

Pour leur part, les policiers notent depuis quelques années un rajeunissement des petits "pushers" locaux de même qu'un rajeunissement des trafiquants internationaux qui peuvent n'être âgés que de 19 ou 20 ans. Le trafic de drogues ne vient pas seul, comme le souligne un policier; souvent l'argent obtenu par la perpétration de vols à main armée servira de mise de fonds pour lancer son propre petit commerce; 46% de ces vols commis à Montréal seraient le fait de mineurs[22]. A en croire le témoignage d'un "pusher" étudiant au secondaire, "Vendre de la drogue à l'école, c'est pas dangereux, c'est facile et très lucratif"[23]; selon lui, les autorités de plusieurs écoles ne s'en rendraient pas compte.

Pourtant, dans certains établissements, on procède à de véritables opérations de "nettoyage" avec la collaboration de la Sûreté du Québec, en vue d'éliminer les étudiants trafiquants et certains étudiants reconnus coupables seront tout simplement renvoyés[24].

NOTES

1. Gloria Escomel, "La drogue embourgeoisée", L'Actualité, décembre 1980.
2. Pierre Beauregard, "La drogue: la plus importante entreprise commerciale du Canada", La Presse, 23 octobre 1982.
3. "La drogue: une industrie de $9,4 milliards au Canada", Le Devoir, 7 janvier 1984.
4. Pierre Beauregard, op. cit.
5. Idem.
6. Le Journal de Québec, 29 mai 1982.
7. Marie Sanz, "De Lorean, exemple des nouveaux trafiquants aux USA", Le Soleil, 3 novembre 1982.
8. Idem.
9. Pierre Beauregard, "Les trafiquants", Le Journal de Québec, 28 mai 1982.
10. Pierre Coram, "La mafia de la marijuana", L'Actualité, janvier 1979, p. 36-37.
11. Marie Sanz, op. cit.
12. Roch Desgagné, "Saisie record de hasch à Québec", Le Soleil, 21 août 1982.
13. Eddie Labrie, "Dans la région, la cocaïne est bien implantée", Le Journal de Québec, 28 mai 1982.
14. Raymond Gervais, "Saisie de $600,000 de drogues", La Presse, 3 septembre 1982.
15. "Présent à l'écoute", Radio Canada, 10 février 1983.
16. Serge Labrosse, "En dépit des efforts de la GRC, le problème prend de l'ampleur", Le Journal de Montréal, 11 mars 1983.

17. Gloria Escomel, op. cit., p. 65.
18. Le Quotidien, (Chicoutimi), 9 février 1982.
19. Léopold Lizotte, La Presse, 17 avril 1982.
20. Mario Roy, La Presse, 9 février 1982.
21. La Presse, 17 avril 1982, Le Rimouskois, 20 avril 1983, Le Droit, 11 décembre 1982, Le Journal de Montréal, 7 janvier 1983, Le Nouvelliste (Trois-Rivières), 10 février 1982.
22. Pierre Beauregard, Le Journal de Québec, 3 février 1982.
23. Progrès Dimanche (Chicoutimi), 4 avril 1982.
24. Gilles Laframboise, " "Le nettoyage" commence ", Le Droit, 11 décembre 1982.

Gouvernement du Québec
Ministère de l'Éducation

Août 1984

28-1734